
maze
SEPTEMBRE 2016 54
La rentrée avec
ALEX BEAUPAIN



12/13/14 OCT. 2016

120 CONCERTS
PARIS - PIGALLE / MONTMARTRE



BIGA* RANX
NOUVELLE VAGUE
CLÉMENT BAZIN
GASPARD ROYANT
DJ FLY + DJ NETIK
THE LEGENDARY TIGERMAN
PFEL & GREEM
TOKEN
COTTON CLAW
NUSKY & VAATI
LES FILS DU CALVAIRE
MARVIN JOUNO
MADBEN
BIG RED & DJ VADIM
THROES + THE SHINE
KEEP DANCING INC
MELLOW MOOD
THE SLOW SHOW
JESSE MAC CORMACK
MAXENCE CYRIN
DA CHICK
PALATINE
FEDERICO ALBANESE
FISHBACH...

JEUDI 13 OCT

YOUSSOUPHA
JACQUES
BIRDY NAM NAM
SHANNON WRIGHT
JOACHIM PASTOR
MESPARROW
DBFC
FEYNMAN
ROCKY
JEAN TONIQUE
BATUK
CLÉA VINCENT
LES GORDON
OTIS STACKS
CHOCOLATE GENIUS
THE ACADEMIC
JUPITER & OKWESS INTERNATIONAL
LOUIS-JEAN CORMIER
FHIN
THE DIZZY BRAIN
WOODIE SMALLS
LOWLY
DOUCHKA
KIZ...

VENDREDI 14 OCT

CHRISTOPHE
LA FINE ÉQUIPE
TALISCO
SAMBA DE LA MUERTE
3SOMESISTERS
GUILLAUME PERRET
ROMULUS
OMOH
CRAYON
BUVETTE
SÉVERIN
KATEL
JELANI BLACKMAN
GANZ
CHAMBERLAIN
JAKE ISAAC
MELANIE PAIN
WALL OF DEATH
POMRAD
GRÈN SÉMÉ
LA FÉLINE
LE COLISÉE
IGLOO GHOST
POGO CAR CRASH
CONTROL...

PASS 1 JOUR > 40 CONCERTS / PASS 3 JOURS > 120 CONCERTS

LA CIGALE | LA BOULE NOIRE | LE DIVAN DU MONDE | LE BUS PALLADIUM | LA MACHINE DU MOULIN ROUGE | LES TROIS BAUDETS...

INFOS ET BILLETTERIE SUR WWW.MAMAFESTIVAL.COM









ÉDITO

Tout semble déjà loin. Il est loin cet été insouciant que nous avons pu connaître pendant quelques semaines, que dis-je, quelques jours, avant d'être rattrapés par une attaque, un événement tragique, une disparition ou même un burkini.

C'est dingue de se sentir à ce point éloignés, peut-être même mis à l'écart des débats et des projets qui se mettent en place pour la nouvelle année. L'élection présidentielle de l'année prochaine nous réserve bien des surprises, sa campagne, tout autant. Comment peut-on être aussi loin de ce dont parlent les principaux candidats et principales candidates déclarés ? Comment peut-on à ce point ne pas se sentir concernés par les discours sécuritaires, protectionnistes, revanchards ou apeurés ? On parle de nous, mais sans nous regarder.

Les jeunesses qui s'expriment, dans toutes leurs diversités, ne détestent pas la politique. Les associations, les mouvements, les milliers de projets qui naissent chaque année dans les cours d'écoles comme dans les universités le prouvent bien, ce nouveau numéro aussi. C'est en s'intéressant à des sujets aussi fondamentaux qu'oubliés que les candidats pourront espérer parler à ceux qu'ils et elles préfèrent accuser de (presque) tous les maux de la société. Cette campagne présidentielle a encore tout l'avenir devant elle, elle peut se reprendre si elle s'en donne les moyens, si elle sort de cette paranoïa si propre à celles et ceux qui ne s'intéressent pas à ce dont ils et elles parlent. Plutôt que d'établir et de déplorer ce constat, nous allons, dans les prochains mois et avec d'autres organisations étudiantes, donner à cette campagne l'enjeu qu'elle mérite, tenter de pousser de véritables préoccupations au coeur du débat et renvoyer tout ce marasme ambiant loin, très loin.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Frédéric Stucin / Pasco.

CE MOIS

N°54



70



50



42



8

DEAUVILLE 2016
LA FIN DE L'AMERICAN DREAM

Eloïse Bouré et Diane Lestage

La 42ème édition du Festival américain de Deauville touche à sa fin. Coups de cœur, déceptions, surprises, Maze a passé une semaine sur place et vous dévoile tout.

Cette année, quatorze films étaient présentés en compétition, seize en avant-premières, sept documentaires ainsi que des films hommages à James Franco, Stanley Tucci et Michael Moore. La première saison de la série The Night of a également été présentée dans son intégralité.

Malgré une sélection de films indépendants très différents, ils semblent tous liés par un même fil conducteur. Tout d'abord, la critique de la société américaine dans son ensemble reliée à l'envie de fuite des personnages et la recherche de leur idéal. La violence qui fait écho au chaos du monde actuel est présente dans chaque film comme reflet des dérives de l'american way of life. Une bonne mise en perspective à l'aube des élections américaines.

Parmi ces films, de nombreuses histoires vraies, que ce soit entre autres Infiltrator, le film d'ouverture, la tragique histoire d'une journaliste dans Christine ou les biopics musicaux sur les deux plus célèbres trompettistes Miles Davis dans Miles ahead et Chet Baker dans Born to be blue.

Justement, la musique est au cœur de la majorité des films présentés que ce soit en compétition ou en première avec des BO saisissantes qui rythment parfaitement le propos des cinéastes.

La jeunesse s'impose à l'écran avec des révélations prometteuses comme Sophie Nélisse qui brille à la fois dans Mean Dreams et dans le nouveau film de Radu Mihaileanu (aussi membre du jury) : L' Histoire de l'amour. Mention spéciale aux castings des films Captain Fantastic, Sing Street et Transfiguration. Des jeunes qui prennent leur vies en main et insufflent un peu d'espoir à une nouvelle génération.

Captain Fantastic reste le coup de cœur incontesté de la rédaction, comme des spectateurs. Il se murmure dans les salles que le Grand prix pourrait lui être attribué. Entre bonnes surprises et films dans l'ensemble captivants, le dernier film de la réalisatrice Kelly Reichardt qui avait remporté le Grand Prix à Deauville en 2013 pour Night moves est une grosse déception. Certain women pourtant porté par des actrices souvent talentueuses, n'atteint pas ici son but et met deux heures à démarrer.

Il est certain que des films, moins accessibles à tous comme Transfiguration au scénario plutôt original et Chrisitine divisent le public. L'enthousiasme est flagrant

pour les films à tendance optimiste comme le feel-good movie Sing street.

A noter aussi, des documentaires inspirants sur des pionniers du cinéma comme Et la femme créa Hollywood qui rend hommage aux premières femmes cinéastes ainsi que le directeur de la photographie Vilmos Zsigmond.

Pour résumer, c'est une sélection éclectique et plutôt un bon cru pour cette 42ème édition. Le regard critique et bienveillant des cinéastes sur les États-Unis est plutôt encourageant pour l'avenir du cinéma indépendant.


American Dream

JAPAN EXPO 2016
UNE 17ÈME ÉDITION QUI BAT ENCORE DES RECORDS

Arthur Martineaud

Lancée depuis 1999, la Japan Expo réunit chaque année toujours plus de visiteurs. Salon événementiel gigantesque situé au Parc des Expositions de Paris-Nord Villepinte, elle rassemble aujourd'hui plus de 200 000 visiteurs sur une période de quatre jours. Au programme : mangas, jeux vidéos, culture japonaise, cosplays, exposants... Un plaisir pour les fans de la culture japonaise et une agréable surprise pour ceux qui souhaitent découvrir les richesses culturelles que propose le pays du Soleil-Levant. Retour sur l'évènement.

L'expo

Installée sur une surface d'environ vingt hectares, la Japan Expo est tout simplement immense. Divisée en plusieurs halls et différentes scènes, elle propose des dizaines de stands allant de la cuisine traditionnelle aux arts martiaux nippons, sans oublier les nombreux stands réservés aux mangas et aux jeux vidéo. Elle est aussi l'occasion pour de nombreux exposants de proposer des produits dérivés et, bien sûr, de vendre des mangas. Car là réside quand même le cœur du salon : la culture japonaise, notamment incarnée par ces petits livres qui se lisent de droite à gauche. L'invité d'honneur de cette année était d'ailleurs le grand mangaka (i.e dessinateur de manga) Hiro Mashima, auteur du manga Fairy Tail, très populaire en France.

Le cosplay, activité favorite des otakus

Un otaku, à l'origine, est une personne qui consacre beaucoup de temps à sa passion. En France, cette expression est plutôt utilisée pour désigner les personnes passionnées de cultures japonaises. Parmi ces otakus, on trouve bon nombre de cosplayeurs et cosplayeuses. Rappelons que le cosplay (de l'anglais costume-play) est l'art d'incarner un personnage en reprenant leurs traits : costume, coiffure, maquillage. La Japan Expo est évidemment une occasion majeure pour les fans de mangas et de jeux vidéos d'incarner leurs personnages préférés. Chaque salon est par conséquent l'occasion de voir de nombreux cosplays de mangas ou de jeux : parmi les plus populaires cette année, on retrouve Naruto, Tokyo Ghoul, One Piece et League of Legends. Le cosplay est d'autant plus important que l'exposition de cette année abritait la finale du concours européen: l'ECG (European Cosplay Gathering). Les meilleurs cosplayeurs et cosplayeuses d'Europe ont alors pu s'affronter sur l'immense scène Ichigô, devant des milliers de personne. L'ambiance était électrique, les participants très talentueux, et nous ont montré de très beaux cosplays d'univers très variés sur des prestations scéniques millimétrées.

Un salon riche en évènements et en convivialité

Une chose est certaine : à la Japan Expo, difficile de s'ennuyer ! Conférences, séances de dédicaces, stands d'essai de jeu vidéo, jeu en live avec des commentateurs, quizz, démonstrations d'arts

martiaux, ateliers de dessins, projections, défilés : on ne sait plus où donner de la tête. La JE, c'est une immersion dans la culture japonaise et geek mais c'est aussi une bonne dose d'amusement. C'est l'occasion rêvée pour tester les derniers jeux vidéos sortis des studios comme Nintendo et Square Enix ou d'essayer la cuisine japonaise en dégustant une boite d'onigiris. La possibilité, également, d'acheter des posters, armes, armures, posters et goodies de vos mangas préférés. Mais, par-dessus tout, c'est la chance de pouvoir marcher des heures dans un univers extraordinaire au milieu de gens déguisés et de bonne humeur. Un évènement chaudement recommandé !


AFP

THE SKY'S THE LIMIT L'ART AÉROPORTUAIRE

Dorian Le Sénéchal

Toujours plus grands et toujours plus nombreux, les aéroports deviennent aujourd'hui de véritables lieux de vie. La tâche est pourtant titanesque : transformer d'immenses hangars en un espace agréable pour des voyageurs souvent fatigués et dans un état proche de celui du zombie. L'art n'est peut-être pas la première idée qui vient à l'esprit, mais il occupe cependant une place de choix dans ces lieux.

A la manière de la scénographie des musées, les aéroports choisissent eux aussi différentes mises en scène pour leurs œuvres. Maze a sélectionné pour vous quatre œuvres parmi les plus impressionnantes.

CDG – Art et Culture

Nous commençons notre tour d'horizon par la capitale française, Paris. Ici, plus que l'art ce sont les musées que l'on retrouve. Grâce à des collaborations avec les grands musées parisiens, le groupe Aéroports de Paris a en effet pu mettre en place divers espaces et expositions à Roissy Charles de Gaulle. Petit palais, manufacture des gobelins, Versailles, le Louvre ou encore la cité de la céramique de Sèvres, cet espace se veut un véritable écrin pour le patrimoine conservé dans ces lieux chargés d'histoire. Cette idée permet de prolonger la mise en valeur des richesses françaises jusqu'au départ des touristes et offre aussi un aperçu de celles-ci à ceux qui ne font que passer par CDG.

ORD – The Sky's The Limit

Très affecté par les attentats du 11 septembre, le secteur aérien américain a longuement réfléchi à un moyen de faire garder leur calme aux voyageurs avant de prendre leurs vols.
Une des solutions auxquelles ils sont parvenus est d'intégrer de multiples œuvres d'art pour les distraire et leur faire oublier, même si ce n'est que temporairement, qu'ils sont à deux pas de leurs avions. Chicago nous présente ici un concept très répandu en Amérique du Nord : celui d'intégrer l'art dans l'architecture. Cette intégration se fait ici sous la forme d'une immense fresque au plafond. On retrouve ainsi un jeu de lumière via des mètres de néons et du verre teinté.

BER – GATE X

A Berlin, ce n'est pas la peine de chercher l'œuvre, car vous ne la trouverez point. Ici, une approche numérique a été effectuée avec des applications web de réalité virtuelle. Celles-ci dévoilent un univers parallèle au sein de l'aéroport. Plus moderne, cette approche est également pertinente dans le sens où le spectateur n'est ici pas passif : il cherche activement l'œuvre (et non, ce n'est pas une copie de Pokémon Go, le projet est antérieur à l'application !). Grâce à son téléphone, il fait apparaitre des silhouettes similaires à celles présentées dans les cartes d'évacuation des avions. Un autre moyen peut-être de sensibiliser le public au-delà de la chorégraphie habituelle des hôtesses de l'air et des stewards.

DFW – Circling

Enfin, l'aéroport de Dallas nous propose une œuvre similaire à celles de Jeppe Heim : un labyrinthe que le voyageur découvre de son propre chef. L'objectif est de permettre au spectateur de «sortir» de l'aéroport et d'entrer dans le monde de l'œuvre. L'œuvre n'est ainsi plus seulement visuellement intéressante, mais elle engage physiquement qui s'y intéresse. Mais attention, il y a également un second objectif qui est de faire redécouvrir le bâtiment lorsque le sectateur sort de l'œuvre. Cela permet de briser la monotonie de ces immenses ensembles de verre et de métal.

Lors de vos prochains voyages, pensez à chercher l'art qui se cache probablement dans votre aéroport de passage. Il est probable que vous le trouviez, et peut-être même qu'il vous surprendra !

Kinchloe Photography



Art

PAS SEULEMENT AUX ENFANTS… AUX ADULTES AUSSI !

Le terrorisme expliqué à nos enfants, Tahar Ben Jelloun, Éditions du Seuil, en librairie depuis le 25 août 2016. Un livre qui était très attendu par les admirateurs de sa plume. L'auteur, dont l'œuvre est colossale, nous ouvre les portes pour une meilleure compréhension du terrorisme. Après Le Racisme expliqué à ma fille (1997) et L'Islam expliqué aux enfants (2002), sur la même lignée s'inscrit ce livre essentiel. Un livre très intéressant, clair et instructif ! Et, nous l'espérons, constructif…

Cécile Truy

Quatrième de couverture : « Les jeunes sont une proie privilégiée pour la peur qui s'est installée au cœur de la population française depuis les attentats de janvier et de novembre 2015.
Comment les aider à s'en libérer ? En mettant des mots sur la chose. En retraçant l'histoire du mot terrorisme et des réalités qu'il désigne, depuis les épisodes les plus sanglants liés à la Révolution française jusqu'au déchaînement actuel du fondamentalisme islamique, auquel la moitié du dialogue est consacrée.
À nouveau, c'est avec sa fille que Tahar Ben Jelloun s'explique ici. »

Le terrorisme, malheureux mot que nous entendons bien trop souvent dans les médias. Mais savons-nous réellement quelle en est l'origine ? Grâce à ce livre, nous pouvons la connaître. En effet, Tahar Ben Jelloun ne fait pas qu'expliquer en quelques lignes le terrorisme ; il remonte le temps, cherche les premiers conflits - c'est malheureusement grâce à de nombreux conflits et de nombreuses guerres qu'il en explique l'origine et les différentes formes qui se sont succédé à travers les époques.

C'est à travers une conversation avec sa fille que l'auteur traite le sujet. Malgré sa complexité, cette lecture n'est pas difficile puisqu'il utilise des mots simples, précis et concis. La facilité de cette lecture vient aussi du fait que l'auteur explique de nombreuses notions telles que le nihilisme, le djihad, kamikaze, apostat, anathème, utopie, laïcité, l'État de droit… Bien évidemment, ce n'est pas un livre à lire d'une traite, le lecteur a besoin de faire une pause afin de pouvoir assimiler ce qui est dit. En effet, Tahar Ben Jelloun revient sur d'innombrables dates-clés et de faits importants de l'Histoire, tels que les guerres de Religions en France dans les années 1563. Il est vrai qu'un livre qui s'apparente presque à un cours d'histoire peut effrayer certains lecteurs, mais ce vaste champ historique est fondamental pour comprendre notre temps et ses tourments.

Le terrorisme expliqué à nos enfants est remarquablement travaillé. Par quelques pages dont le titre en tête est « Comment parler du terrorisme à nos enfants », il déclare qu'il est important de dire la vérité sur les attentats aux enfants, sans les sous-estimer. En effet, si ce n'est pas les parents qui leur en parlent, ils obtiendront des informations par d'autres biais, et cela peut passer par des images violentes sur Internet… Le livre se poursuit, « L'autre jour… », la fille de l'auteur parle de ses peurs. S'en suit le développement, l'explication, le retour sur le passé. Elle pose des questions, lui répond, raccroche tel mot à tel mot pour mieux approfondir son explication ; rapproche tel événement à tel événement similaire pour montrer les différents types de barbaries. Tahar Ben Jelloun met en parallèle passé et présent pour comprendre et tenter de trouver une solution afin que les erreurs ne se reproduisent plus jamais. Puis arrive « Le lendemain… », ce jour dans lequel l'auteur relit le Coran et nous transmet quelques versets. Le livre s'achève sur « Deux jours plus tard… » où Tahar Ben Jelloun, à la demande de sa fille, récapitule son

explication de la veille. Ce qui est une très bonne idée pour résumer clairement ce qui a été écrit le long des pages, une manière de répéter l'essentiel de manière concise.

Ce livre est excellent et d'une grande utilité publique ! Par le titre, nous pourrions penser qu'il est destiné aux enfants, mais bien des adultes auraient besoin de le lire… En effet, il est porteur d'Histoire, de vérités, et ne peut que faire du bien. Un livre extrêmement bien travaillé, de par une recherche minutieuse et académique, et grâce auquel nous apprenons énormément ! Mais aussi, par une narration soignée, un langage simple à la portée de tous.

Il faut absolument lire Le terrorisme expliqué à nos enfants, tout d'abord pour mieux comprendre, pour mieux connaître, ou pour se rafraîchir la mémoire. Mais aussi pour arrêter les amalgames, arrêter de se méfier d'autrui, pour la tolérance, pour s'accepter et se respecter. Ainsi que pour chercher et trouver de réelles solutions ensemble.

Un petit extrait :
« On ne peut pas réduire l'Islam à ces images horribles d'assassinat au nom de Mahomet. Tu as raison, bien sûr, d'être en colère. Mais sache une chose : depuis une trentaine d'années, les premières victimes de cet islamisme violent, ce sont les musulmans eux-mêmes. »

Haut et court



MEAN DREAMS
LA FUITE COMME SEUL ESPOIR

Le long-métrage du Canadien Nathan Morlando, en compétition au 42ème Festival de Deauville, explore un pan sombre de l'Amérique profonde. Dans un monde cruel d'adultes désillusionnés ou pourris jusqu'à la moelle, la jeunesse n'a qu'un rêve : s'échapper.

Jonas vit dans la ferme de ses parents, dans un coin perdu et pluvieux où rares sont les perspectives d'un avenir excitant. Casey vient d'emménager avec son père Wayne, dans la maison voisine. Casey et Jonas pourraient vivre une amourette adolescente semblable à des milliers d'autres. Malheureusement pour eux, le père de Casey est un agent de police pourri baignant dans le trafic de drogue, porté sur la boisson et sur les violences en tous genres - du meurtre à main armée aux coups répétés qu'il porte sur sa famille et qui ont fini par tuer sa femme. Lorsque Jonas vole un sac plein d'argent issu du trafic, la fuite devient la seule et unique solution pour sauver sa bien-aimée des griffes de son père et s'arracher à ce bout de terre où les attendait une vie toute tracée et peu d'espoir.

Le film s'emballe au rythme effréné de la course poursuite entre les deux jeunes personnages et leurs intraitables poursuivants. Les moments de complicité et de doutes, caractéristiques de l'amour naissant qui unit Casey et Jonas, alternent avec des passages de thriller musclé. Casey et Jonas sont des Roméo et Juliette qui mettent tout en œuvre avec la force du désespoir, pour échapper à un destin funeste. Les armes sont toujours aux poings et la mort ne rôde jamais loin de ces protagonistes entraînés par une histoire aux airs de tragédie classique, transposée dans l'Amérique profonde. La conclusion percutante du film arrive en confirmation de ces inspirations tragiques, tout en offrant une fin nuancée qui met en relief la complexité de la psychologie des personnages.

Les deux jeunes acteurs crèvent l'écran et ne trichent pas avec leurs personnages, qu'ils campent avec une honnêteté désarmante. Mention spéciale à Sophie Nélisse (également à l'affiche de History of Love, film présenté en avant-première au festival), à qui on prédit un avenir prometteur. On pourra peut-être regretter que le personnage de Wayne, incarné par Bill Paxton avec une froideur terrible, soit un peu trop manichéen. Cependant, le fait qu'il s'apparente presque à un vrai méchant issu d'un conte, sans concessions ni rédemption possible, sert finalement l'histoire d'amour et de violence que nous livre Nathan Morlando. Mean Dreams se présente comme une implacable fuite vers l'avant , sublimée notamment par la BO incisive du talentueux Son Lux, passé maître dans l'art de la musique de film, ce qui ne gâche rien.



Mars Distribution

BILAN MITIGÉ POUR LE DERNIER DES NÔTRES

La jeune Adélaïde de Clermont-Tonnerre avait déjà fait parler d'elle avec un premier roman bien accueilli par la critique. Fourrure, aux éditions Stock, avait en effet récompensé par cinq prix littéraires, donc le prix Maison de la Presse et le prix Sagan. Cette année, pour la rentrée littéraire, elle revient avec un second roman qui s'annonce intriguant. Une histoire d'amour, plusieurs époques, des souvenirs et des traumatismes… Le dernier des nôtres a attiré notre attention.

Marie Daoudal

Au début, on y croit. Le coup de foudre entre deux êtres que tout sépare, l'âge d'or des années 19, le rêve américain… L'auteure réussit à recréer à merveille une atmosphère de jeunesse et d'idéalisme de ces années là. On découvre ainsi Werner, Rebecca, Marcus et les autres. Et doucement, on s'attache aux personnages.
Il y a Rebecca, l'artiste fille à papa, qui côtoie Wahrol, et fréquente le milieu artistique new-yorkais. Lauren, la hippie californienne. Marcus, le type sympa, mais timide. Et puis Werner, qui fait fortune dans l'immobilier. Tout semble facile. Et pourtant…

En parallèle, le lecteur découvre l'histoire de la génération précédente. Celle qui a connu la guerre, la misère. Celle qui pour survivre a du faire des choix, et parfois, transiger avec la morale. Cette histoire, c'est celle des civils allemands, qui, pendant la seconde guerre mondiale, ont du se battre, parfois sans conviction. C'est aussi celle de scientifiques passionnés, qui, au nom de la science, se sont laissés entraîner. C'est l'histoire des bombardements, et de la capitulation. Et des Américains, qui gracièrent certains scientifiques pour les engager à leur propre compte. Enfin, c'est l'histoire d'un bébé, adopté par une famille américaine, et qui n'a aucune trace de sa famille biologique, si ce n'est ces mots : « Il s'appelle Werner Zilch, c'est le dernier des nôtres ». Tout cela est merveilleusement bien raconté.
Un début prometteur, donc, pour ce second roman.

Oui, mais…

Oui mais rapidement, les personnages se révèlent être des caricatures d'eux-mêmes. Un exemple de ce manichéisme, Johann et son frère, le scientifique et le SS, qui représentent l'innocence et la perversion, le bien et le mal. Et évidemment, le personnage principal, si bon, si beau, ne peut être fils de SS. La bonté est dans ses gènes. Pourquoi pas…

Oui, mais…

Oui, mais les nombreuses coïncidences qui parsèment le livre le rendent encore moins plausible. Certes, ce livre est un roman, pas un témoignage. Et les romans ne sont que fiction. Ils nous font vivre une autre réalité grâce aux mots. Mais pour cela, il faut que l'on y croie. Or, la seconde partie de l'ouvrage parait quelque peu dantesque. Trop d'évènements irréalistes. Trop de descriptions simplistes. L'auteure en fait trop, tout simplement.

Heureusement, Adélaïde de Clermont-Tonnerre reste une belle plume. Dans une prose impeccable, elle évoque de grandes questions : qu'est-ce qui est inné et qu'est ce qui est acquis ? A quoi sert le témoignage ? Y-a-t-il un devoir de mémoire ? Pourquoi a-t-on besoin de connaître nos origines ? Toutes ces questions sont posées avec habileté. Dommage que l'intrigue principale ne soit pas mieux pensée.

« JE ME CROYAIS UNE FILLE VACHEMENT PLUS LIBRE »

Hortense Raynal

Littérature

C'est en cette fin d'été que je vous parle de La Femme gelée d'Annie Ernaux. Un roman de 1981 inspiré de la vie de l'auteure qui nous montre avec frayeur et profondeur la condition d'une femme.

Une enfance heureuse, entourée de femmes au « verbe haut », aux « corps mal surveillés, trop lourds ou trop plats » et aux « doigts râpeux », c'est celle de la narratrice de ce roman incroyablement lucide et émouvant à la fois. Nous suivrons cette dernière dans l'avancée de sa vie, dans ses interrogations et réflexions existentielles : de son enfance naïve à sa lecture du Deuxième sexe, jusqu'aux bancs de la faculté de Lettres de Rouen et enfin, jusqu'au mariage. La femme gelée, c'est elle, la femme mariée, figée dans des cadres imposés par la société, par un quotidien morne. Celle qui doit préparer le repas chaque jour, faire les courses, s'occuper de ses deux enfants qui font pourtant son bonheur. Elle habite avec son mari un appartement à Annecy pourtant très confortable. Tout ce qu'il faut pour une vie agréable. Alors elle se sent égoïste, la femme gelée, de vouloir sa liberté. De vouloir retrouver son élan de vie d'avant, sa curiosité spontanée, son envie de jouir de tout, de chaque lieu, de chaque instant. L'épluchage des carottes a remplacé les lecture de Kafka. Elle rate une première fois son CAPES, mais on lui dit que l'essentiel, c'est que « lui » ait réussi. Lui, c'est son mari. Son identité s'est gelée au fil des ans, sa vie, son être.

« Quelle honte ! Oser regretter ce temps égoïste, où l'on n'était responsable que de soi, douteux, infantile. (...) Pour moi, quatre années où j'ai eu faim de tout, de rencontres, de paroles, de livres et de connaissances. Etudiante, même boursière, pour la liberté et l'égoïsme c'était rêvé. Une chambre loin de la famille, des horaire de cours lâches, manger ou ne pas manger régulièrement, se mettre les pieds sous la table au restau universitaire ou préférer un thé sur son lit en lisant Kafka. (...) Rue bouquet, je lève la tête vers les hautes maisons bourgeoises aux rideaux anciens. L'ordre et l'immobilité, mais c'est un pur décor, ne me concerne pas et ne me concernera jamais. Moi je descends vers les lieux mouvants, vivants, les lieux à rencontres, salle de cours, cafés de la gare, bibliothèques, cinémas et je retourne au silence absolu de ma chambre. Alternance merveilleuse. » pp. 110-111.

Un incipit qui vous happe, une fin qui vous laisse sans voix, ce roman est d'une puissance infinie. On en ressort ému.e, presque marqué.e par les rides que nous décrit la narratrice. Pourtant, malgré la souffrance, inéluctablement, l'espoir. C'est donc un livre lumineux qui ne peut que frapper. L'écriture d'Annie Ernaux est un savant dosage entre beauté et fragilité. Parfois, des phrases nominales, ou sans article viennent surprendre le lecteur ou la lectrice, poser un trouble fort. Des phrases qui ont un manque, comme la narratrice, qui manque de liberté. Plus qu'un roman féministe, La Femme gelée est un roman à visée anthropologique, existentielle, qui narre simplement et sans pudeur une vie dans tout ce qu'elle a de joyeux et de terrible. Le murmure en dit parfois beaucoup plus que les cris.

Ce roman, un des nombreux autres d'Annie Ernaux, est d'une densité philosophique et d'une force littéraire rares, digne des plus grand.e.s écrivain.e.s. On rappelle qu'Annie Ernaux a publié Mémoire de fille, un excellent ouvrage, encore, le 1er avril 2016.

LA DÉMYSTIFICATION DU FÉMINISME GRÂCE AU WEB ?

« Le féminisme est un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales, qui partagent un but commun : définir, établir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, personnelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. » Une définition claire, nette et précise et pourtant, le mouvement féministe n'a pas toujours été quelque chose d'abordable comme cela peut être le cas aujourd'hui. Cette démystification du féminisme, les réseaux sociaux y ont grandement participé.

Marion Collot

Le mouvement féministe a pu paraitre plutôt inaccessible, voire obscur pour les personnes qui ne s'y intéressaient pas réellement et ne se sentaient pas particulièrement concernées par ce combat. Si la définition était claire et les motivations des féministes également, il pouvait être difficile de se reconnaitre dans une définition aussi carrée, voire assez abstraite au niveau des actions possibles pour arriver à cette égalité des sexes. Il semble néanmoins que la tendance se soit inversée, puisque qu'aujourd'hui les jeunes générations, les femmes comme les hommes, semblent de plus en plus familières au mouvement. Aujourd'hui et notamment sur les médias sociaux, la lutte pour l'égalité hommes/femmes se fait dans la discussion, la bonne humeur et souvent avec une bonne dose d'humour, ce qui n'est jamais de trop pour faire passer un message on ne peut plus sérieux. Pourquoi ? Sans doute pour rendre ce mouvement parfois considéré par les plus anciennes générations comme relativement extrémiste plus abordable. Il y a quelques années, l'image que l'on pouvait avoir de la lutte féministe était celle des Femen et leurs actions assez frontales impliquant nudité, provocation (notamment avec l'utilisation de symboles comme le salut nazi ou la croix gammée) pouvant heurter un public pas forcément averti ou familier à la cause, et confrontations musclées avec les autorités. Aujourd'hui on peut dire que oui, la lutte féministe a changé au fil des années, notamment grâce à l'essor d'Internet et des réseaux sociaux qui ont favorisé le rayonnement d'une idéologie parfois perçue comme fermée et à laquelle on ne s'identifie pas forcément, par le simple fait qu'on n'est au courant que de loin de ce que peut être le féminisme.

Sur les différents médias sociaux, les contenus féministes se font doucement mais sûrement leur place et font de plus en plus d'adeptes, tout sexes confondus. Ainsi, sur Facebook, on voit émerger des pages comme Georgette Sand (9035 J'aime), page dérivée du site éponyme, qui se décrit de la manière suivante : « Faut-il vraiment s'appeler George pour être prise au sérieux ? Collectif féministe (n'ayons pas peur des mots !) qui promeut l'#empowermeuf ». Une petite accroche tout en humour, qui prend une figure littéraire connue comme totem et tourne en dérision le fait que George Sand ait dû prendre le nom d'un homme pour être publiée et reconnue dans le monde littéraire du XIXème siècle. De même pour la page Les Internettes (11 721 J'aime) ; féminiser le terme « Internet » dans une optique de mettre l'accent sur les femmes qui « alimentent le YouTube game avec

talent », il fallait y penser, et c'est un succès. Ici le but est de mettre en avant l'inégalité des sexes qui se retrouve jusque sur YouTube, puisque les vidéastes les plus connus semblent être en grande majorité des hommes (Norman, Cyprien ou Squeezie par exemple) et que ces derniers sont respectés pour les contenus qu'ils créés, tandis que les femmes qui gagnent en notoriété sont critiquées et moquées. Ce fût et c'est souvent le cas avec la Youtubeuse beauté EnjoyPheonix, dont la moindre erreur se transforme en hashtag narquois, comme le fameux #EnjoyCooking après une erreur de la part de la YouTubeuse qui avait donné une température trop élevée dans une de ses vidéos cuisine et dont les fans s'étaient retrouvés avec des plats brûlés. Au programme des Internettes : partager des vidéastes féminines dont le travail mérite d'être connu. Avec plus de mentions j'aime, Osez le Féminisme (99 894 J'aime) est également une page dérivée du site éponyme, tout comme MadmoiZelle (231 513 J'aime), qui sévit aussi sur YouTube, toujours avec une bonne dose d'humour et de dérision.

Sur la chaîne YouTube de MadmoiZelle comme sur le site, on retrouve fréquemment Marion Seclin, féministe revendiquée qui véhicule l'idéal de l'égalité des sexes à travers des contenus drôles et décalés. C'est le cas par exemple dans des vidéos comme « #TesFéministeMais... tu suces ? », vidéo dans laquelle elle rappelle brièvement ce qu'est le féminisme et démonte gentiment les idées reçues souvent absurdes sur cette philosophie de pensée. Dans la même idée, « #TasÉtéHarceléeMais... t'as vu comment t'étais habillée ? », qui défend la lutte contre le harcèlement de rue dont peuvent être victimes les femmes et démonte cette fois, toujours avec calme et une pointe d'ironie, les commentaires qui sous-entendent que le harcèlement de rue est quelque chose d'anodin. Elle est également intervenue dans la vidéo « Révolution Sexuelle » pour la chaîne Parlons peu… Parlons cul ! avec Juliette Tresanini et Maud Bettina-Marie. Si la chaîne évoque avec beaucoup d'humour et de dérision des sujets tabous comme le préservatif, la masturbation ou l'endométriose, il est ici question des inégalités hommes/femmes et des évolutions, qu'elles soient infimes ou déterminantes, qui ont eu lieu au fil des années dans la lutte pour l'égalité. Dans la même veine et toujours avec humour, la chaîne YouTube Le Meufisme, dont le nom évocateur laisse deviner un contenu prônant la fin du patriarcat : « une mini websérie faite par, pour et avec d'la meuf ! ». Créée par Camille Ghanassia et Sophie Garric, on suit les aléas de la vie de Joline et de son copain, qui prendra le nom de sa femme quand ils se marieront par exemple. Démystifier ce genre de pratiques qui permettraient une plus grande égalité des sexes et la fin d'un patriarcat omniprésent, tel est l'enjeu de cette chaîne YouTube.

Plus récemment, sur Instagram cette fois, on a pu assister à un projet mettant en avant les femmes de manière différente.Le All Woman Project est apparu très récemment sur le réseau social, et vise à représenter la femme dans sa globalité et pas simplement la femme type que l'on peut voir dans les magazines de mode, filiforme et stéréotypée. On peut dire que ce projet a une réelle démarche féministe dans le sens où son but est de représenter toutes les femmes et pas seulement celles fines et retouchées que l'on voit sur les affiches publicitaires ou sur papier glacé, plus non plus le stéréotype de la femme qui plait aux hommes. Il s'agit de mettre en avant toutes les femmes, toutes les morphologies, les couleurs de peaux, la femme dans tous ses états, qu'elle soit ronde ou fine, petite ou grande. Au-delà de la lutte pour que la femme soit représentée à égalité avec les hommes dans la société, il s'agit ici que toutes les femmes peu importe leur physique soient représentées également. Qu'ils s'agissent de Facebook, YouTube ou Instagram, la culture féministe se diffuse petit à petit, et les idées reçues souvent négatives laissent doucement place à une réelle connaissance de ce qu'est le mouvement féministe, aujourd'hui largement relayé par les médias sociaux qui ne sont pas sans servir la cause de l'égalité des sexes.

«SPORT IS ART» (PETR VOLF)

Dans ce contexte où, à tour de rôle, l'Euro et les Jeux Olympiques ont envahit notre quotidien, comment faire l'impasse sur le lien qui existe entre l'art et le sport ? Quelle est la place de ce dernier dans le quotidien contemporain ? «Sportu Zdar! All Hail Sport !» est le nom de la nouvelle exposition du musée pragois le Dox. Un musée d'art contemporain ouvert et dynamique qui existe depuis 2008 dans le quartier Tchèque de Holešovice. Une exposition riche pour un sujet complexe.

Lola Fontanié

Est-ce que l'art est un sport, est-ce que le sport est un art, par où commencer ? Comme l'art, le sport est un phénomène universel dans le temps et dans l'espace et nombreux ont été les artistes à se pencher sur le sujet. L'exposition débute avec les œuvres de l'artiste Petr Holub. Ses sculptures contemporaines font échos aux sculptures de l'Antiquité qui rendaient hommage et sublimaient le corps humain. L'artiste met ici l'accent non pas seulement sur le corps, mais le corps dans l'action, le corps dans sa puissance, l'acte sportif. Rappelons que, durant l'Antiquité, le sport était considéré comme la culture du corps, et les arts, la culture de l'esprit. L'alliance idéale.

Plus loin dans l'exposition, nous découvrons Linda Pelclova. Cette artiste peint des terrains de sport. Elle déplace notre regard sur ces espaces, les considérant comme une composition picturale avant tout.

Le sport, tout comme l'art, est lié à ce concept du «beau». À travers le corps des athlètes, toute l'esthétique qui les entoure (maillots, couleurs, stades, stratégies, mouvements, etc.), mais également dans l'attente du spectateur d'être ébloui. Il n'y a qu'à écouter les commentaires des spectateurs du tour de France 2016 : trop peu d'action, pas d'actes extraordinaires, ennuyeux. Le public s'attend à être surpris, à voir du sublime, de l'exploit, tout comme dans un musée.

Au fur et à mesure que l'on traverse le Dox, l'ambiance de l'exposition semble changer. Les artistes tendent à évoquer d'autres aspects du sport et de l'évènement sportif. Comme avec cette installation Superstar des artistes Kamera Skura et Kunst-Fu.
L'athlète est représenté comme étant Jésus, suspendu à deux poignées, comme crucifié à son sport. Les sportifs s'apparentent parfois à des martyr, on ne compte plus les images et vidéos montrant la blessure de Samir Aït Saïd, gymnaste français.

Les évènements sportifs reviennent à des dates connues, attendues. On y retrouve ses idoles, il y a une cérémonie d'ouverture, de clôture, une épreuve, une réussite ou un échec, une récompense. L'évènement sportif s'approche du rituel, une communion à échelle nationale, voir mondiale. Ils ont un caractère sacré pour ses spectateurs. Les supporters sont très souvent plus qu'investits, et quelque fois ont des réactions extrêmes. Durant l'Euro 2016, après le match opposant la Russie à l'Angleterre le 11 juin à Marseille, 43 supporteurs russes ont été arrêtés à la suite de violences qui ont fait 35 blessés.



Petr Holub - Photographie de Lola Fontanié

Toute une salle de l'exposition a été réservée à un personnage en particulier, Zatopek, athlète tchèque qui remporta quatre titres olympiques. L'un des artistes, David Cerny, donne à voir des jambes sans tête qui courent, coincées dans la partie haute d'un mur. Le mouvement est devenu absurde et infini, sans but. L'homme devient une machine à prouesse physique. Brohm disait « Ils (les sportifs) sont réduits à l'état de chose, chosifiés, réifiés. »
Le sport aveugle et détourne des problèmes sociaux contemporains, favorisant un mouvement hystérique de masse à la critique et à la pensée individuelle.
Il a été un outil majeur dans la manipulation de la jeunesse par le régime nazi et stalinien. L'Euro a totalement étouffé le scandale de la loi El Kohmri. « Le sport comme «phénomène de masse», par opposition à l'activité physique libre, est un nouvel «opium du peuple», qui sert à masquer la lutte des classes et développe le chauvinisme et le nationalisme les plus étroits » écrivait Brohm.

Malgré les scandales sur le dopage des sportifs, malgré les déplacements de population au Brésil pour les Jeux Olympiques, malgré la quantité astronomique d'argent dépensé, l'évènement sportif reste nécessaire dans les esprits. Pourquoi ? Le sport est d'abord lié au jeu, à l'amusement, où est le plaisir lorsque l'acte prend cette dimension ?
Si le sport nous renvoie parfois à notre faiblesse physique il nous prouve également que l'on arrive à se surpasser. Tout comme l'art, il abaisse les limites du corps et de l'esprit. Cependant, l'emprise du politique et de l'économie se fait de plus en plus sentir et ces deux disciplines, à l'origine d'un épanouissement personnel et collectif, deviennent des outils de manipulation de masse. Le sport s'apparente de plus en plus à ce que l'on pourrait appeler du «sport-spectacle», alors qu'il est plus que cela. N'oublions pas qu'il est un marqueur social, qu'il est un marqueur d'identité culturelle et qu'il peut également devenir «porte parole» d'une culture de contestation.



Petr Holub - Photographie de Lola Fontanié



Petr Holub - Photographie de Lola Fontanié

BURKINI : BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Marion Bothorel, Agathe Hugel

S'il y a bien une chose à laquelle nous n'avons pu échapper cet été, c'est le burkini. Tout le monde en a entendu parler, a été choqué par l'habit ou par la polémique, a exprimé une opinion et finalement, s'y est intéressé de près ou de loin. Une grande partie de l'actualité de ces deux derniers mois a tourné autour d'une polémique concernant cette tenue de plage, que certains voient comme un signe de radicalisation, d'autres comme un signe de soumission, une violation de la laïcité ou bien, tout simplement, comme un maillot de bain.

Retour sur un embrasement franco-français

Le burkini a déchaîné les passions des Français ces dernières semaines ; certains sont allés jusqu'à le qualifier de « trouble à l'ordre public », voire d'un « projet politique de contre-société fondé sur l'asservissement de la femme », pour reprendre les mots du premier ministre Manuel Valls. Pourquoi ? Parce que la tendance en ce moment est à la stigmatisation des musulmans et de l'Islam et à la dégradation des femmes soi-disant « soumises ». Les Français râlent, critiquent… et se trompent aussi parfois car ils omettent souvent de considérer l'importance de la liberté de conscience, qui a joué un grand rôle dans l'invalidation de tous les arrêtés anti-burkini.

Cette polémique nous ramène aussi au bon vieux problème du double standard imposé aux femmes : « pas trop court », sinon vous allez attiser la tentation et les pulsions masculines et puis, surtout, vous serez vulgaires, mais « pas trop long » non plus, sinon vous êtes une fanatique et désormais, possiblement une terroriste. Loin de cette perception clichée mais trop réelle, un autre paradoxe s'impose : la laïcité ne semble punitive qu'envers les musulmans, qui osent se présenter à l'école ou au supermarché avec un voile ou une djellaba, mais elle ne blâme pas les chrétiens qui portent également leur croix, ni les kippas qui arpentent les rues.

Non, le voile n'est pas exclusivement un signe de soumission à la religion ou à son mari, ce n'est pas non plus un signe distinctif des terroristes ou même une cachette pour explosifs. En France pourtant, on croirait que les femmes qui décident de se couvrir sont des criminelles, selon les standards de la laïcité.

Vue de l'extérieur

A l'étranger, la discussion autour du burkini n'existe pas, mais, par contre, on s'interroge sur son existence même. C'est vrai, pourquoi en discuterait-on, finalement ? Tous savent qu'on ne peut pas restreindre la liberté vestimentaire des femmes et la plupart de nos voisins européens - comme la Norvège - s'en félicitent même et autorisent ce vêtement qui, lorsque l'on réfléchit, n'a pas lieu d'embêter qui ce soit. La crispation française, à la vue de ces silhouettes noires arpentant les littoraux, a étonné les Espagnols, qui ont l'habitude de les avoir pour voisines de serviettes. Peut-être qu'il serait temps, pour une fois, de les suivre et enfin de se rendre compte que cette stigmatisation n'a pas lieu d'être et que nous polémiquons (parfois) pour rien.

L'avis de l'expert

Le politologue et spécialiste de l'islam, Olivier Roy, a délivré à France Info une analyse prenant le contre-pied des discours ambiants, teintés de haine. Vous avez peut-être découvert que le burkini a été inventé en 2003 par une Australienne - pays où les maîtres nageuses peuvent s'en draper sans le moindre regard réprobateur. Cette universitaire en fait le symbole d'une « ascension sociale ». Le porter, ce serait « une tentative, pour des femmes plutôt jeunes, de poser un signe religieux sur une pratique moderne, c'est-à-dire la baignade en famille » - et de ne plus être recluses, à l'abri des regards. Dans ce climat anxiogène, l'amalgame est facile : pourtant, le burkini n'a rien à voir avec les fondamentalistes, sinon qu'il leur fait un beau pied de nez. Des femmes se détendant à la plage, c'est une hérésie. Celles qui optent pour le burkini tentent de concilier leur foi avec un mode de vie plus moderne, qu'elles ont choisi. Pour barrer la route aux replis extrémistes, Olivier Roy pousse à une plus grande liberté de la religiosité dans l'espace public.

Quid de la loi ?

Sans être des professionnels du droit, rien ne nous empêche de nous y intéresser. Principe caractéristique de notre République depuis 1905, la laïcité recouvre la liberté de conscience, de pratiquer sa religion, en public comme en privé. Elle organisait alors la gestion des lieux de culte, imposait la neutralité religieuse à l'Etat et à ses agents en fonction mais ne chassait pas ses signes de l'espace public. La loi de 2004 l'a fait, bannissant les signes religieux des établissements scolaires en appelant au respect des droits de l'enfant… Depuis, se joue constamment un difficile équilibre entre la conciliation des libertés individuelles, personnelles, de conscience, de religion, de culte, d'expression (qui comprend la liberté vestimentaire, un reflet indéniable de notre personnalité), le droit au respect de la vie privée, de manifester ses opinions, l'égalité des sexes… Or, aucune liberté n'est absolue mais demeure limitée dans les proportions définies par la loi. Les arrêtés pris par ces maires en appelant donc à des raisons d'ordre public - mais qui le trouble ? Le burkini ou ses détracteurs estivants qui s'offusquent à sa vue ? -, de prosélytisme, de moralité publique, muée en respect de la sacro-sainte laïcité. Cette dernière se fait plus agressive. Plus intolérante. Désormais, la religion doit se retrancher dans la sphère privée, alimentant tous les fantasmes.

Le Conseil d'État a tranché : la trentaine d'arrêtés similaires est contraire à l'exercice de ces libertés. Chaque femme a le droit de se vêtir comme elle le souhaite. Un arrêté ne peut restreindre ces libertés fondamentales, seule une loi le peut. Qu'importe pour les maires concernés : le législateur doit, pour eux, interdire le port de ces vêtements dans l'espace public et vite. Le débat est bien loin d'être tranché.

DR PRECIOUS BOOSTE LA MODE EN AFRIQUE

Depuis quelques années la mode est à l'éthique, au commerce équitable et les imprimés africains envahissent les vitrines des magasins. Le continent africain se fait remarquer par une industrie de la mode en plein essor et tente de s'imposer sur ce marché. Les grands groupes délaissent l'Asie au profit de l'industrie textile africaine, qui engendre des coûts de production presque dix fois moins important.

Charlotte Jouhanneau

Une industrie de la mode en plein essor

Plusieurs pays en Afrique se démarquent sur le marché de la mode. En 2014, le grand groupe H&M délocalise une partie de sa production en Éthiopie. Depuis, c'est le monde entier qui se tourne vers ce pays qui utilise le textile comme moteur économique.
Le Nigeria quant à lui, est la première puissance économique du continent depuis deux ans maintenant. La mode nigériane envahît le monde de l'industrie avec, entre autre, les créations de Duro Olowu, portées par Michelle Obama. C'est tout un mouvement culturel qui se propage à travers le monde. Alors que ce pays se concentre sur l'industrie du luxe, le Kenya crée un marché pour tous.
La mode a un impact notoire sur l'économie africaine, en particulier grâce à l'Afrique du Sud.

Les stylistes africains dépassent les frontières et leur visibilité émerge en Europe et en Amérique avec de nombreux événements comme les Fashion Week et le Festival international de la mode africaine, au Niger, qui accueille tous les deux ans les jeunes talents de tout le continent et bénéficie du soutien de créateurs reconnus comme Yves Saint-Laurent ou Jean-Paul Gaultier.

Le Dr Precious Moloi-Motsepe : une figure emblématique de l'industrie de la mode en Afrique du Sud

Puissante et active, cette femme que l'on surnomme « l'Anna Wintour made in Africa », est reconnue comme le personnage le plus influent de l'industrie au niveau national. Elle a permis la création de plusieurs Fashion Week dans son pays et a décidé de faire de la mode la prochaine ressource naturelle de son continent et la nouvelle force de réconciliation de son pays.

Parmi une population encore divisée entre blanc et noir, le monde de la mode permet la naissance d'un réel métissage.
En 2012, lors d'une interview, Dr Precious a affirmé vouloir baisser les coûts de productions dans le but de proposer des marques moins chères et locales. Le but étant de rivaliser avec les vêtements et accessoires de modes importés d'Europe et des États Unis. L'Anna Wintour d'Afrique du Sud a pour objectif d'arrêter la sous-traitance pour la production de masse.

En plus de permettre un fort impact économique, les industriels de la mode vont plus loin et font circuler des messages qui changent l'image que le monde a de l'Afrique. Ils prouvent alors que leur continent est un continent influant aux multiples talent. Cette industrie de créateurs ouvre un nouveau marché de distribution tout en redonnant du travail aux producteurs de matières, souvent délaissés face au commerce international.



Paola Audrey

EN AFRIQUE, ENTRE CHINE ET JAPON, LE PORTE-MONNAIE BALANCE



Les 27 et 28 août dernier s'est tenue la Conférence Internationale de Tokyo sur le Développement de l'Afrique (TICAD). Le Premier ministre japonais Shinzo Abe et plusieurs membres de son gouvernement ont participé à celle-ci, ainsi qu'une délégation de quelque quatre-vingts patrons et autres personnalités nippones. L'édition 2016 se distingue des autres puisqu'elle marque une forte volonté d'augmenter la présence japonaise en Afrique par le biais de ses entreprises privées, une concurrence directe avec la Chine qui tente également d'asseoir son influence sur le continent.

Manon Vercouter

TICAD ?

La TICAD est une initiative lancée en 1993 par le gouvernement du Japon afin de promouvoir un dialogue politique entre les dirigeants africains et leurs partenaires dans le domaine du développement. Le Bureau du conseiller spécial pour l'Afrique de l'Organisation des Nations Unies, du PNUD, et la Banque mondiale sont également des acteurs clefs dans ce projet qui se concentre principalement sur la croissance économique, la question de la sécurité humaine, et les problèmes environnementaux liés au changement climatique.

Lors de la dernière conférence, en 2013, le Japon avait promis 3200 milliards de yens d'assistance sur cinq ans (28 milliards d'euros au cours actuel), dont 1400 milliards de yens d'aide directe. 67% de l'objectif était rempli à la fin 2015.

Bilan de l'édition 2016

Pour cette nouvelle édition, soixante-treize accords commerciaux ont été signé avec presque tous les

pays du continent. La promesse très médiatisée de 30 milliards de dollars de 2016 à 2018 comprend trois volets.

Tout d'abord, la nécessaire industrialisation du continent africain afin de préparer le terrain pour l'arriver des entreprises privées japonaises notamment. Dix milliards de dollars seront affectés aux infrastructures dites de qualité tandis que les réseaux de transports urbains seront également améliorés. De même, Tokyo souhaite s'engager davantage et a promis la formation de 30 000 personnes en ressources humaines ainsi que 20 000 enseignants en sciences naturelles et mathématiques.

Deuxième volet, la santé. Il s'agit d'un secteur clef pour l'Afrique étant donné les récents évènements liés aux épidémies qu'elle a connu. Tokyo s'est engagé à former 20 000 experts dans le domaine de la santé, tout en assurant 500 millions de dollars afin de traiter les problèmes liés à la sécurité alimentaire.

Enfin, troisième volet, la stabilité sociale. 500 millions de dollars vont être levés pour pouvoir assurer la formation professionnelle de plus de 500 000 personnes. 1,8 milliards de dollars seront quant à eux affectés à la formation de 4000 personnes dans les domaines de l'énergie, et ce dans le but de lutter contre le changement climatique. Ce dernier point est un enjeu crucial en Afrique où les pays reposent énormément sur les plantations et l'agriculture traditionnelle mais sont souvent victimes des crises de sécheresses.

Une session originale

L'originalité de cette édition 2016 : c'est la première fois depuis sa création que la TICAD s'est tenue sur le continent africain. Cette nouveauté démontre une envie croissante, de la part des états africains, de prendre davantage d'initiatives.

Côté japonais, une nouveauté est également à noter. Jusqu'à présent, les investissements émanaient principalement de l'État, le Japon a cette fois-ci montré son envie de faire participer ses entreprises privées.

Le Japon à la conquête de l'Afrique

Il est vrai que la TICAD est une immense opportunité pour l'Afrique d'attirer des capitaux japonais afin d'accélérer son développement. Mais elle est tout aussi importante pour Tokyo puisque cette conférence lui permet de consolider sa position sur le marché africain et de relancer une partie de son économie. Les entreprises privées se préparent en effet à une forte implantation sur le marché africain. Panasonic envisage notamment de fabriquer des smartphones spécialement adapté au continent tandis que Nissin, fabriquant célèbre de nouilles instantanées, a créé des variantes aux goûts des Africains en collaboration avec une université kényane.

La TICAD est également une opportunité nouvelle pour Tokyo de concurrencer son voisin chinois. En effet, en 2014, la part des investissements en Afrique dans le volume mondial du Japon à l'international s'élevait à seulement 1,2%. Soit environ quatre fois moins que la Chine. En 2015, les échanges commerciaux entre le Japon et l'Afrique s'élevaient à 24 milliards de dollars contre 179 milliards de dollars d'échanges avec la Chine.

Ces batailles économiques prouvent bien évidemment l'enjeu que représente le continent africain pour les deux géants asiatiques. c'est un combat aussi bien économique que politique et stratégique qui se déroule. Afin de se démarquer et d'asseoir son influence face à l'immensité des investissements chinois, le Japon joue sur son image de prestataire de meilleure qualité.

Un changement de politique pour le Japon : moins d'éthique, plus de yens ?

Bien que les investissements de Tokyo et sa concurrence avec Pékin soient louables, l'édition 2016 de la TICAD pose des problèmes d'ordre éthique. En effet, parmi les chefs d'États invités les 26 et 27 août, de nombreux présidents coupables d'abus de droits de l'homme, dont le mandat a été contesté, étaient présents.

Jusqu'à récemment, Tokyo n'investissait que dans des pays transparents et démocratiques, comme l'Afrique du Sud ou le Kenya, une attitude bien différente de son rival chinois. Cependant, la politique japonaise a subit un revirement attribuable à l'arrivée au pouvoir de Shinzo Abe en 2012. En effet, déjà en mars dernier il s'était attiré les foudres de nombreuses personnes en accueillant avec les honneurs Robert Mugabe, président du Zimbabwe. Dommage, le Japon aurait pu montrer l'exemple, mais il semble que comme toujours, la nécessité économique a pris le dessus sur les principes moraux.

SANTIAGO H. AMIGORENA – LES PREMIÈRES FOIS - PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN JEUNE HOMME

Mathieu Champalaune

A la fois suite et prequel du Premier amour (2004) et de La Première défaite (2012), Santiago H. Amigorena poursuit son autobiographie et encyclopédie de lui-même en se remémorant son adolescence.

De tous les romantiques déçu, Santiago H. Amigorena fait partie de ceux qui pour évoquer les joies de l'amour et ses revers plus désespérés, peuvent écrire des pavés de cinq-cents pages. En 1998, il démarre avec Une Enfance laconique une œuvre plus autobiographique qu'autofictionnelle qui pourtant ne cesse de jouer à cacher la vérité dans l'invention et son trouble fictionnel. Après avoir raconté dans Le Premier amour et La Première défaite sa première relation amoureuse avec une certaine Philippine et son premier chagrin amoureux né de la fin de cette relation, Santiago Amigorena propose au lecteur de revenir en arrière pour évoquer l'âge des premières fois.

Les Premières fois s'ouvre, au milieu des années 1970, lorsque le jeune Santiago entre en 4e au lycée Rodin dans le XIIIe arrondissement parisien, un «bâtiment (…) triste comme l'échec». Cela semble n'augurer rien de bon pour une période, l'adolescence, qui devrait être celle de l'espoir. Le narrateur est arrivé depuis peu en France, après avoir connu deux exils, celui d'avoir fui son Argentine natale puis l'Uruguay. Chose encore assez rare à l'époque, les parents du jeune Santiago viennent de se séparer, et il se retrouve avec son frère entre les deux foyers familiaux. On reconnaitra que ça n'engage, en effet, rien de bon.

Ce nouveau chapitre de l'autobiographie d'Amigorena est hanté par l'entre deux de l'adolescence, pas vraiment l'âge adulte mais plus vraiment l'enfance non plus, mais une période où tout reste à découvrir dans l'enthousiasme des premières fois. Mais avant même le temps des découvertes, il est celui pour le jeune sud-américain exilé de la compréhension d'une langue, celle qui pourtant deviendra la langue d'écriture de l'écrivain Amigorena et dont il tente de faire sienne lors de sa jeunesse, mais aussi le temps de l'exploration d'une nouvelle société et de ses règles. Si l'indétermination adolescente règne sur la pensée du narrateur, c'est que non seulement il se situe dans un territoire neutre de la vie humaine comme tout jeune de son âge mais aussi parce que cette déterritorialisation est avant tout géographique. Comment vivre dans un pays où l'on n'est pas né et que l'on sait que l'on ne pourra pas retourner dans son pays d'origine, celui de l'enfance, sans connaitre la prison ou la mort? Mais pourtant, notre jeune narrateur n'adopte jamais un ton plaintif, au contraire il se moque de cette société parisienne en transition, qui de bourgeoise devient nouveaux riches.

D'ailleurs plus que la chronique d'un basculement personnel d'un âge à un autre, Amigorena fait aussi celle, collective, des années 70, qui semble être pour lui un âge d'or, dans la pleine continuité de la libération sexuelle de 1968 et où l'ensemble des possibles de l'adolescence se conjugue à l'ensemble des possibles d'une époque aux mœurs plus libres. Et pourtant, elle est assombrie par l'arrivée prochaine des années 80, que l'auteur de La Première Défaite dépeint comme l'avènement du néolibéralisme qui le dégoute et sonne le glas de ces quelques années de libertés. Amigorena décrit très bien la différence au sein même de son lycée entre lui et ses aspirations de libertés très 70's et la bande de Shallaï, convertit au mouvement punk naissant, revers sombre d'une décennie qui vient et qui s'annonce encore plus

obscure que les cauchemars de ces jeunes gens.
Mais revenons-en à notre cher « crapaud graphomane », ou plutôt le narrateur de ces Premières fois qui aime se donner ce surnom, car si l'exil et les années 70 finissantes sont bien la toile de fond de ce livre, il s'agit tout de même de continuer à documenter, par le vrai et le faux, le projet autoencyclopédique d'Amigorena. Les Premières fois du titre, sont celles que nous avons tous connu à cet âge : le premier amour, le premier baiser en attendant LA première fois, qui arrivera, mais aussi celles des découvertes picturales ou littéraires ou encore celles de villes et de pays. Ainsi les amours et fantasmes, dont le narrateur fait ici la liste, sont multiples. Il s'agit de filles, connue, vue ou seulement entrevue, d'Agnès à Delphine en passant par Marianne ; de villes et de pays : Amsterdam, la Grèce ; de peintres : Vermeer ou les maitres italiens ; d'auteurs : les poètes comme TS. Elliot ou Saint John Perse, le Joyce du Portrait de l'artiste en jeune homme avant la découverte de son Ulysse et évidemment Marcel Proust et sa Recherche du temps perdu, référence obsessionnelle du jeune Santiago, quand bien même il n'en a lu à l'époque qu'une centaine de pages. Au narcissisme du jeune Santiago se rajoute un fétichisme, qui innervera la création de ce dernier. Mais plus que l'emulatio antique, celle de rivaliser avec les maitres, ce qui fait écrire le jeune Santiago, c'est avant tout les femmes, ou des jeunes filles pas encore devenues femmes. L'ensemble du récit est ainsi ponctué de poèmes et de divers textes de jeunesse, qui tour à tour peuvent démontrer la naissance d'un écrivain qui fait ses gammes et la puissance créatrice liée à l'amour pour des filles et les peines de l'amour. C'est ainsi à une forme d'archéologie de la création littéraire, liée à celle des sentiments personnels et collectifs, que Santiago Amigorena invite le lecteur, où passé et présent se mêlent pour esquisser le portrait de l'écrivain en jeune homme, pour reprendre, en l'adaptant, le titre de Joyce.

Laurent Gaudé est un de ces auteurs dont on ne peut plus se passer une fois qu'on a commencé leur œuvre. Un auteur dont l'écriture puissante emporte le lecteur dans un lieu de violence et de douceur, de sueur et de bonheur, de destruction et de défaite.

LA NOUVELLE RÉUSSITE DE LAURENT GAUDÉ

Anaëlle Féret

Dans Cris, son premier roman (paru en 2001), il parlait déjà de la guerre, celle de 14. Dans ce texte poignant, le lecteur entendait les voix des soldats, il écoutait les défaites de ces personnages unis dans la douleur et le hurlement.

Avec Écoutez nos défaites, Laurent Gaudé réalise un projet qu'il avait depuis plus de cinq ans. Et il replonge le lecteur dans cette atmosphère, qui n'est plus ici dominée par le cri, mais toujours par un bruit caractéristique de la défaite, suggéré dans le titre. Pourtant, c'est un roman complexe d'une grande variété. Écoutez nos défaites parle de combats. Tous les personnages du roman affrontent un ennemi, palpable ou non, commun ou non, mortel ou non. Mais surtout, ce roman parle de défaites. Celles que l'on vit face à la guerre, face à la violence, face à la mort.

Écoutez nos défaites, c'est un roman qui mêle les époques, les lieux, à chaque chapitre. Un roman qui mêle les personnages l'un à l'autre, à chaque page.

Assem Graïeb a mené des missions au service de la France. Il doit aujourd'hui retrouver un ancien soldat américain qui détient des informations importantes pour savoir s'il doit disparaître ou non. Mais ce dénommé Job l'intrigue. Un homme qui, pour échapper au retour à la vie normale après la guerre, n'a jamais quitté le monde de la violence, du trafic, du risque. Un homme charismatique qui détient un secret jamais livré, un homme hanté par son désir de mort, hanté par ses victoires. C'est là que se trouve la défaite : dans la conscience des hommes.

Assem Graïeb rencontre Mariam, le temps d'une nuit. Ils ne captent qu'une infime partie de l'autre, ne partageant pas leur histoire, trop compliquée. Malgré cela, ils connaissent une union puissante, qui les lie au-delà des mots, au-delà des pays, au-delà des mers. Ils partagent une anecdote de Mariam, archéologue, sur la grande découverte du chercheur Mariette Pacha. La question est soulevée au cours du récit : les découvreurs d'Histoire sont-ils des gardiens ou des pillards ? L'ombre du temps

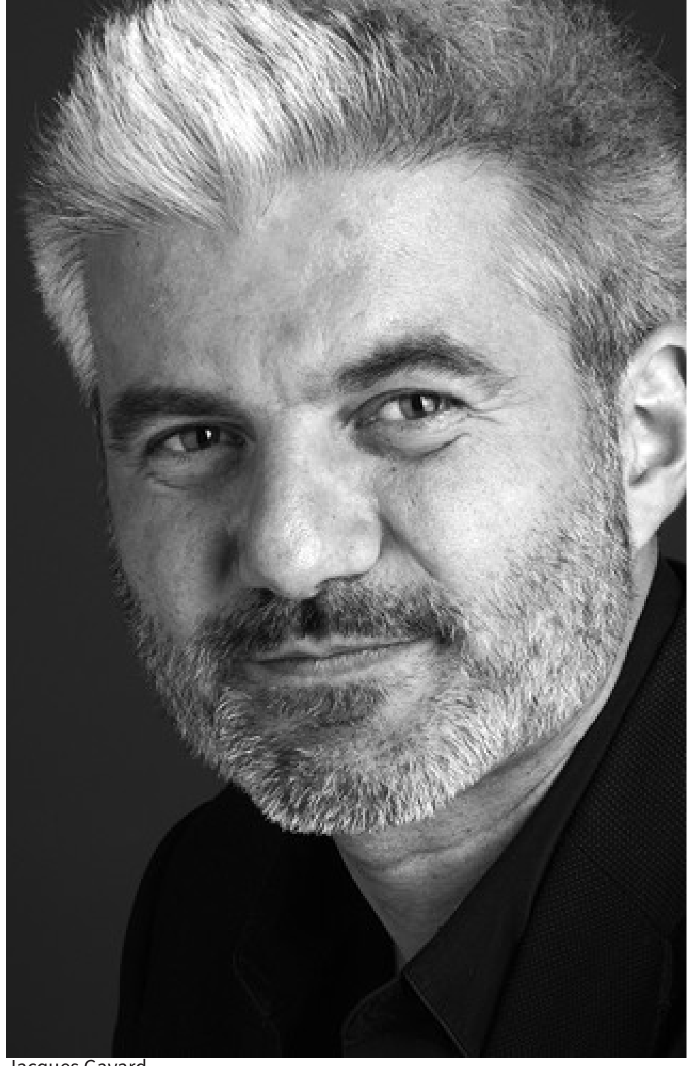
révolu doit-il subir la lumière au nom de la culture ?

Mariam, quant à elle, est bouleversée par la destruction méthodique des cultures antiques par les rebelles du Moyen-Orient, les premiers hommes de Daech. Le temps lui est compté, réglé par le sablier de sa maladie qui la ronge, mais elle s'accroche à ce qui dure, ce qu'elle voulait éternel, détruit pourtant en quelques secondes à Mossoul, à Bagdad, à Nimroud, à Hatra, à Palmyre, en mille autres lieux de mémoire. Son combat à elle est celui de la culture.

Les autres combats sont ceux d'Hannibal, face à l'Empire romain, du général Grant face à l'armée du général Lee pendant la guerre de Sécession, du roi éthiopien Hailé Sélassié face à Mussolini, puis face à son propre pays.

Tous ont en commun ce partage du temps, cette présence dans l'Histoire qui immobilise l'instant avant de basculer dans la défaite.

Mais Écoutez nos défaites, c'est aussi un roman de l'espoir, de la beauté, des victoires personnelles qui transcendent la défaite. Même face à la mort, ou peut-être parce qu'il est face à la mort, l'homme se réjouit, car si cela marque la plus grande défaite de son corps comme de son esprit, la mort et l'oubli permettent aussi de se soustraire au temps qui règne sur toute chose.


Jacques Gavard

QUI PEUT PRÉTENDRE FAIRE DE L'ART SANS PRENDRE POSITION ?

Ludovic Hadjeras

On entend beaucoup dire que nous vivons un temps de crise. Certes, les médias accentuent l'effet, mais il est vrai que notre société pose question. Ces derniers mois, des citoyens ont décidé de prendre la parole pour faire avancer les choses. Dans plusieurs écoles d'art françaises, des étudiants se sont réunis afin de débattre ensemble et instaurer un dialogue. Non pas en s'excluant de mouvement Nuit Debout, mais au contraire, en ouvrant de nouveaux espaces de discussion, cette fois-ci plus tournés vers l'art et les problèmes auxquels celui-ci est confronté.

Les mouvements contestataires contre la loi travail ont éveillé une autre forme de conscience politique. Nuit Debout tend à démocratiser la parole politique pour tenter de donner la parole à chaque citoyen. En parallèle à ces rassemblements, des nombreux étudiants en art se sont réunis. Assez logiquement, se sont rapidement tournés vers des questions portant sur l'art plus que sur des questions sociales – bien que ces deux thèmes soient très proches. Un résumé de l'interrogation principale pourrait être : « pouvons-nous continuer à étudier de cette façon ? ». Car ce sont par les études d'aujourd'hui que se fait l'art contemporain de demain. Il y a en ce moment dans de nombreuses écoles une inquiétude quant à l'avenir de l'enseignement artistique. Les Beaux-arts de Perpignan viennent de fermer et d'autres d'écoles se sentent menacées. L'ESAA, à Avignon craint pour son futur après de vives tensions entre les étudiants et la direction. Seulement trois écoles publiques (sur 46) ne connaissent pas de baisse de subventions. Ces subventions réduites, parfois tout simplement supprimées (comme à Angoulême ou Poitiers), mettent les écoles dans des situations difficiles, forçant à revoir les budgets à la baisse (suppression de postes, suppression d'ateliers, augmentation des frais de scolarité…). Bref, comme beaucoup d'autres domaines, la culture connaît une période de diète. En parallèle au mouvement Nuit Debout, de nombreux étudiants se sont réunis pour discuter de l'évolution de l'enseignement artistique.

Un workshop (atelier ouvert) a été proposé à l'initiative des étudiants d'Avignon, du 31 mai au 3 juin 2016, dans leur école, afin de créer une rencontre inter-étudiants. La déconstruction du château commun de Nuit Debout a motivé une occupation des Beaux-Arts de Paris. Du 12 au 14 mai, les locaux de l'école ont été investis par les étudiants et ceux qui le souhaitaient. Toujours dans cet esprit de créer du lien, l'ambiance y était bienveillante. Bien qu'aucun débordement n'a été constaté, cette action a conduit à des tensions entre le directeur et les étudiants, parfois même entre le personnel de l'école. Un collectif a été créé, Nous sommes étudiant(e)s en art (http://noussommesetudiantsenart.tumblr.com/), visant à rassembler différentes écoles pour penser à plusieurs l'enseignement artistique. La préoccupation de ces nouveaux rassemblements est de créer du lien, créer du commun.

« Il nous semble dans ce contexte, important de montrer que nous ne sommes pas prisonniers de nos structures et de leur fonctionnement, mais que nous sommes bien acteurs de ces espaces et de notre environnement»
Communiqué du 20 juin 2016, collectif Nous sommes étudiant(e) ts en art

L'art a été depuis longtemps si ce n'est depuis ses débuts, au service de revendications politiques. La liste des artistes contestataires est longue. Cependant, il est possible aujourd'hui de constater

une perte de l'élan politique. L'art est-il en train de subir une apolitisation ? Non. Mais face à une industrialisation culturelle croissante, il est difficile de se démarquer politiquement. L'art dit «engagé», qui n'est qu'une forme de contestation parmi beaucoup d'autres, n'est pas la plus subtile. Le terme même d'art engagé prête à confusion : « art défendant une cause [1]». «Qui peut prétendre faire de l'art sans prendre position[2] ?» Les productions contemporaines doivent interroger plus qu'elles ne doivent donner de réponses, et ainsi amener à la réflexion. Peut-on réellement parler d'apolitisation ? L'art est pris dans un conflit entre ceux qui le désignent comme « un mode de distinction » élitiste et ceux qui y projettent un moyen de « transformation du monde ».[3] Dans les écoles, il est cependant vrai que peu d'étudiants participent à la vie politique interne, et peu semblent concernés par les débats qui s'y menaient avant les vacances. Mais cette constatation n'est-elle pas valable pour la société en général ? Il semble qu'actuellement, il est nécessaire de revoir notre façon de faire la politique. Peut-être que Nuit Debout est une solution : faire ensemble, ne plus suivre le schéma de l'élite dominante.

Quand les acteurs de Nuit Debout débattent sur une nouvelle forme de politique, les étudiants de Beaux-arts réfléchissent à la façon d'être étudiant. De nombreuses questions sont soulevées. Il est difficile d'y répondre en un article tant les réponses ne sont pas fixes. Ces questions doivent toujours être à l'esprit des étudiants et des enseignants. C'est pour cette raison qu'il est important d'en discuter, de travailler à apporter un maximum de réponses. Nous devons nous poser ces questions pour continuer à créer du sens. Actuellement, les écoles connaissent des modifications de fonctionnement considérables. Des menaces planent sur les plus petites d'entre-elles, qui laissent entre-apercevoir une monopolisation des plus grandes. Dans dix ans, combien d'écoles existeront ? Il n'est pas souhaitable d'imaginer que seuls quelques pôles majeurs d'études d'art vivront, laissant alors peu de place à la diversité. Pourtant ce futur n'est pas impossible si la logique gouvernementale continue. Que deviendrait l'enseignement artistique alors ? Quelques établissements regroupant un nombre considérable d'étudiants ne peuvent pas permettre de créer du contact avec les enseignants et les intervenants. Que deviendraient les ateliers ? Et quels espaces proposer à un trop grand nombre d'artistes en devenir ? Sans compter sur l'uniformisation de la production. Les écoles d'art font déjà face à des problèmes quant à leur fonctionnement. Les frais de scolarité élevés (jusqu'à 850€ dans des écoles publiques) ne tendent pas vers la diversité sociale. Le fonctionnement qui se rapproche de celui d'une entreprise fait reculer la prise de contact entre l'administration, le corps enseignant et les étudiants. Comment être pédagogue dans un établissement où le rendement compte ?

« Sur quels terrains pouvons-nous nous retrouver ? À quoi pouvons-nous travailler ? À quoi voulons nous participer ? Quels récits voulons-nous écrire ? Qu'attendons-nous de l'art ? Comment articulons-nous nos pratiques avec nos vies ? Un artiste peut-il faire grève ? Quels peuvent être les tiers lieux de l'art ? L'artiste est-il un travailleur comme les autres ? A qui avons nous envie de nous adresser ? Être diffusé : par qui, pour qui et avec qui ? Où et quand ? Comment, dans quel cas, et dans quelles proportions ? Quelles sont nos luttes, où les inscrire ? »
Quand faut y aller, édition des étudiants de la HEAR, Strasbourg

La question des écoles d'art est loin d'être élucidée. Penser l'école de demain est un vaste programme. L'implication des étudiants dans cette question est importante. C'est en agissant sur l'enseignement que nous pourrons répondre aux questions sociales. Les artistes, acteurs et critiques de la société, ne peuvent ignorer les problèmes contemporains. Le séminaire de l'Andéa (Association nationale des directeurs d'écoles d'art) ce 15 septembre qui portera sur « L'école d'art demain »[4], devrait apporter un certain nombre de réponses.

En même temps que Nuit Debout fait sa rentrée, les étudiants du collectif Temps possibles, avec le collectif Temporaires et les Grands Voisins organisent un workshop [5] du 24 octobre au 4 novembre, afin de questionner le futur des écoles. Ouvert à tous les intéressés, il permettra de se rencontrer et d'échanger. Le temps des vacances devrait avoir permis de poser les choses, afin d'évoluer vers une réflexion moins spontanée. Pour faire évoluer les choses, rencontrons-nous, tournons-nous vers des espaces comme Khiasma [6] ou les Laboratoires d'Aubervilliers [7], qui proposent un mode de fonctionnement alternatif par rapport aux galeries traditionnelles. Participons pour continuer à faire avancer le débat.

[1] Définition de l'Internaute.fr

[2] « Qui peut prétendre faire du rap sans prendre position ? » phrase revenant dans de nombreux textes de rap français

[3] Voir le Télérama n° 3463 (25/05/16)

[4] http://andea.fr

[5] Pour plus d'informations : http://lesgrandsvoisins.org/

[6] http://khiasma.net

[7] http://leslaboratoires.org

M.J. SANDEL, JUSTICIER SANS FRONTIÈRE

Le philosophe américain M. J. Sandel sort enfin la version française de son cours Justice. Derrière cette leçon philosophique se cache un phénomène mondial qui soulève les amphis à partir de théories kantiennes et rawlsiennes.

Thomas Philippe

C'est un mythe des amphis, un prof aux allures de rock star lorsqu'il monte sur l'estrade. Michael J. Sandel, 63 ans, est un philosophe qui ne laisse personne indifférent –surtout pas ses étudiants. Depuis Harvard, il s'est construit sa popularité à coup de leçons prisées dans toutes les universités. De la philosophie politique, de la morale et de l'éthique : Sandel a su démocratiser un savoir passionnant à travers les plus prosaïques des exemples. C'est percutant, instructif, et drôlement innovant.

Une bonne série US

Parler de bien commun, d'équité ou de jugement fait rarement lever les foules. Comme si le XXIème siècle n'avait pas su comprendre la philosophie, certains profs se sont attelés à démontrer le contraire. Tout en gardant le fond et la rigueur d'une telle discipline, il s'agissait de dépoussiérer des méthodes pédagogiques pourtant difficiles à faire bouger. M.J. Sandel l'a fait magistralement. Posant les problèmes, utilisant des exemples d'actualité et convoquant des dilemmes aux allures de casse-tête, il a su réintégrer l'éthique et la morale dans leur temps.

C'est surtout la méthode qui détonne. Professeur à Harvard depuis 1980, son cours intitulé Justice s'est imposé progressivement comme l'un des plus suivis. La télé s'y intéresse et commence à le filmer en 2009. Sandel séquence ses leçons en épisodes –telle une bonne série US– et le monde entier y jette un œil. Avec plus de 7 millions de vues, le phénomène est immense. Du Royaume-Uni à la Corée, il attire curieux ou passionnés et transmet sa vision de la justice dans des amphithéâtres de tous les continents. Les images sont impressionnantes et l'orateur fascine.

Philosophe multi-support

Couché sur papier, Justice sort enfin en France (Éditions Albin Michel). Vendu dans le monde entier, il revient en détail sur une vision de la justice qu'on pourrait qualifier de communautarienne, par opposition à l'individualisme rawlsien. D'Aristote à Kant, toutes les grandes théories sont appliquées à la vie contemporaine, mobilisant des sujets aussi divers que la discrimination positive ou le mariage homosexuel. Sandel sait aussi déranger, pointer du doigt les limites de nos démocraties et questionner les citoyens. Sa parole est écoutée avec attention, jusque dans les cercles politiques.

«Philosophe Global» dans le cadre d'une émission de la BBC, Sandel rêve d'un savoir sans frontières passant par internet. Finie l'utopie d'un savoir virtuel accessible à tous, son objectif est d'en faire une réalité. Vaine mission, qui semble cependant prendre forme petit à petit –en témoigne la plateforme justiceharvard.org.

A défaut de le vouloir dans ses amphithéâtres, la France peut le lire. En effet, le Sandel rockstar contraste avec sa maigre popularité dans l'hexagone. Mais nul ne doute des possibilités quasi-infinies de développement de ce qui est devenu une marque à part entière. Rares sont les philosophes multi-supports, raison de plus pour le lire.

A lire : Justice de M.J. Sandel, éditions Albin Michel.



Stephanie Mitchell

SING STREET
UN FELL-GOOD MOVIE QUI ENCHANTE LE PUBLIC

En compétition à Deauville, ce film musical réalisé par John Carney est pétillant de bonne humeur. Porté par de jeunes acteurs très prometteurs, Sing Street emmène le spectateur dans le Dublin des années 1980. Le public a été totalement conquis comme l'ont montré l'ovation finale et la précipitation des festivaliers pour donner cinq étoiles au film. Cette petite pépite aurait de grandes chances de recevoir le Prix du public lors du dernier soir de cette 42ème édition.

Diane Lestage

Jonas vit dans la ferme de ses parents, dans un coin perdu et pluvieux où rares sont les perspectives d'un avenir excitant. Casey vient d'emménager avec son père Wayne, dans la maison voisine. Casey et Jonas pourraient vivre une amourette adolescente semblable à des milliers d'autres. Malheureusement pour eux, le père de Casey est un agent de police pourri baignant dans le trafic de drogue, porté sur la boisson et sur les violences en tous genres - du meurtre à main armée aux coups répétés qu'il porte sur sa famille et qui ont fini par tuer sa femme. Lorsque Jonas vole un sac plein d'argent issu du trafic, la fuite devient la seule et unique solution pour sauver sa bien-aimée des griffes de son père et s'arracher à ce bout de terre où les attendait une vie toute tracée et peu d'espoir.

Le film s'emballe au rythme effréné de la course poursuite entre les deux jeunes personnages et leurs intraitables poursuivants. Les moments de complicité et de doutes, caractéristiques de l'amour naissant qui unit Casey et Jonas, alternent avec des passages de thriller musclé. Casey et Jonas sont des Roméo et Juliette qui mettent tout en œuvre avec la force du désespoir, pour échapper à un destin funeste. Les armes sont toujours aux poings et la mort ne rôde jamais loin de ces protagonistes entraînés par une histoire aux airs de tragédie classique, transposée dans l'Amérique profonde. La conclusion percutante du film arrive en confirmation de ces inspirations tragiques, tout en offrant une fin nuancée qui met en relief la complexité de la psychologie des personnages.

Les deux jeunes acteurs crèvent l'écran et ne trichent pas avec leurs personnages, qu'ils campent avec une honnêteté désarmante. Mention spéciale à Sophie Nélisse (également à l'affiche de History of Love, film présenté en avant-première au festival), à qui on prédit un avenir prometteur. On pourra peut-être regretter que le personnage de Wayne, incarné par Bill Paxton avec une froideur terrible, soit un peu trop manichéen. Cependant, le fait qu'il s'apparente presque à un vrai méchant issu d'un conte, sans concessions ni rédemption possible, sert finalement l'histoire d'amour et de violence que nous livre Nathan Morlando. Mean Dreams se présente comme une implacable fuite vers l'avant , sublimée notamment par la BO incisive du talentueux Son Lux, passé maître dans l'art de la musique de film, ce qui ne gâche rien.



Weinstein Company

Cinéma

LA DISCRIMINATION DE L'INFORMATION EST-ELLE MORTELLE ?

Si depuis quelques temps les médias semblent s'acharner à remettre à la Une des débats franco-français stériles tels que le port du burkini sur les plages, Feyisa Lilesa a clairement profité de l'ouverture médiatique internationale grâce aux Jeux Olympiques de Rio, pour pointer du doigt la situation affolante en Éthiopie sur laquelle aucun État n'a pour le moment souhaité intervenir officiellement.

Sarah Francesconi

Feyisa Lilesa, porte-voix de la lutte des Oromos

Le 21 août dernier, Feyisa Lilesa, coureur de marathon sous les couleurs de l'Ethiopie, se hissait sur la seconde marche du podium olympique, permettant ainsi d'imposer la voix de l'ethnie des Oromos, sur la scène internationale. En effet, lors du franchissement de la ligne d'arrivée, le coureur a symboliquement croisé ses bras au dessus de sa tête, reproduisant ainsi le signe de soutien aux manifestants Oromos contre le gouvernement éthiopien. Il a également reproduit cette image frappante des poings liés au dessus de la tête lors de sa montée sur le podium et si peu de gens ont compris la signification de ce geste sur le moment, le coureur s'est servi de cette perplexité générale pour ouvrir les yeux de la communauté internationale sur la crise politique qui touche son pays depuis fin 2015. Feyisa Lilesa, âgé de 26 ans, fait partie de l'ethnie éthiopienne des Oromos qui constituent à eux seuls plus d'un tiers de la population totale. Cette population se trouve principalement dans l'est et le sud-est de l'Ethiopie et se place en rupture avec le gouvernement depuis déjà plusieurs décennies. En utilisant les mécanismes de la sphère médiatique, Feyisa Lilesa a réussi à intégrer à sa victoire l'actualité politique éthiopienne trop longtemps mise à rebut.

Quand la chasse au terrorisme devient la couverture du gouvernement…

L'Éthiopie est un pays qui compte plusieurs dizaines d'ethnies différentes. Au milieu de cette véritable mosaïque culturelle, les Oromos constituent un peuple à part entière par leur organisation politique et leurs revendications en opposition au gouvernement. Dès les années 1970, le mouvement nationaliste Oromo se forme, revendiquant une certaine forme d'indépendance culturelle, économique et politique. Le FLO, le Front de Libération Oromo, est fondé mais rapidement considéré comme un groupe rebelle menaçant l'intégrité du pouvoir politique. Dans les années 1990, le FLO prend les armes et lance une offensive pour restaurer le droit Oromo qu'il considère bafoué par le gouvernement. Une vague de répression est rapidement menée, marquant le début des hostilités entre l'ethnie et le gouvernement. Pour justifier ces montées de violences policières, le discours officiel du gouvernement éthiopien était de stopper l'armement des Oromos par l'Erythrée, avec lequel il sortait tout juste d'un conflit frontalier. Sans intervention ni condamnation internationale la lutte s'amplifie et en 2009, une loi « anti-terroriste » est créée, intégrant toutes les violences policières et autres bavures gouvernementales. Les Organisations Non Gouvernementales sont les seules à se braquer contre cette loi qui encadre légalement toutes les exactions commises à l'encontre des Oromos, la répression de l'opposition politique et des journalistes - des cas de tortures sont mêmes signalées. Plus de 5 000 Oromos sont arrêtés entre 2011 et 2014 au seul chef d'accusation d'être en opposition avec le régime en place.

Depuis 2014, la lutte qui oppose le gouvernement à l'ethnie des Oromos prend une tournure différente puisqu'elle se base à présent sur des questions territoriales et géographiques. En effet, Addis Adeba, capitale

de l'Ethiopie, propose un nouveau plan d'urbanisme qui prévoit d'empiéter sur les terres ancestrales des Oromos, entrainant l'expropriation de nombreux fermiers. La réaction ne se fait pas attendre chez les Oromos et les manifestations se multiplient. Des dizaines d'étudiants pacifiques sont massacrés par le gouvernement ainsi que des centaines de civils. Plus de 150 000 fermiers se voient contraints de quitter leurs terres sans aucune compensation financière.

Amnesty International écrit un rapport sur la situation en Ethiopie pour alerter la communauté internationale en s'appuyant sur plus de 200 témoignages concernant les disparitions, les détentions et les arrestations arbitraires, les cas de tortures et d'homicides illégaux. Loin de se calmer, la situation et l'animosité entre l'ethnie Oromo et le gouvernement ne cessent de s'envenimer, faisait disparaitre petit à petit tout espoir de réconciliation ou de terrain d'entente concernant, en premier lieu, les plans d'urbanisation et remettant en cause le fédéralisme ethnique revendiqué par le gouvernement depuis 1990.

Par ce simple geste, Feyisa Lilesa encourt des risques allant jusqu'à la peine de mort, ce qui pointe indéniablement du doigt une certaine privatisation de l'information dans les médias européens et l'ère d'une information élitiste dans laquelle les priorités se perdent au milieu de débats sans profondeur.



Reuters

Actualité

RENDEZ-VOUS RATÉ POUR DC

SUICIDE SQUAD DE DAVID AYER

Julie Hay

Après le succès de Deadpool, DC comics se lance aussi dans le film de super-vilains mais ne parvient pas à transformer l'essai avec Suicide Squad. Réalisé par David Ayer, le film vient agrandir l'univers DC Comics mais déçoit par son manque de prise de risque.

Et si Superman avait décidé de détruire la terre plutôt que de la protéger ? Après sa disparition, les autorités doivent trouver une solution pour protéger l'humanité d'une menace extraterrestre ou surnaturelle. L'agent Waller décide donc de rassembler les pires malfrats pour créer un escadron du suicide et leur faire porter le chapeau en cas de bavures. Malgré des débuts prometteurs, le film tombe rapidement dans les clichés du genre. La promesse d'un film peu conventionnel et déjanté n'a pas été tenue et le blockbuster en devient politiquement correct et exploite les mêmes arcs narratifs que les films de superhéros traditionnels.

DC échoue à créer un film d'antihéros là où Marvel avec Deadpool avait rencontré un franc succès. L'intrigue sent le réchauffé et le film n'apporte rien à l'univers DC, les minutes passent sans que rien n'ait su capter l'attention du public. La seconde partie du film bien qu'elle réserve son lot de cascades et scènes de combat, traîne en longueur. En effet, les personnages présentés comme des anti-héros au passé sombre et au destin chaotique deviennent rapidement caricaturaux à l'image d'une Harley Quinn qui, loin d'être présentée comme une figure féminine forte, se retrouve enfermée dans les clichés des personnages féminins. Au-delà de la misogynie à peine à camouflée du réalisateur, le personnage d'Harley Quinn capte néanmoins le spectateur grâce à l'interprétation de Margot Robbie. Si Deadshot et Harley Quinn se partagent l'écran, effaçant au passage les autres protagonistes, le Joker quant à lui, malgré ce que le matraquage promotionnel laissait penser, n'apparaît à l'écran que très rarement.

Jared Leto qui incarne le personnage pour la première fois et succède à Heath Ledger dans The Dark Knight, livre une nouvelle version du célèbre adversaire de Batman cette fois-ci beaucoup plus violente. L'instabilité mentale du personnage est dans la continuité du précédent Joker, cependant ses courtes apparitions dans le film ne le rendent pas mémorable. Là où Heath Ledger était entré dans la légende avec son célèbre « Why so serious ? », Jared Leto passe inaperçu. Enfin, ce film d'antihéros manque cruellement d'autodérision, contrairement à Deadpool qui utilisait les références à l'univers Marvel comme élément comique, Suicide Squad reste trop sérieux et se prend au sérieux. L'humour tombe pour la plupart du temps à l'eau. Seules quelques scènes font sourire mais le tout reste globalement assez conventionnel.

La musique est le seul élément qui donne au film une dimension plus comique. La bande originale, allant de Queen à Eminem en passant par des classiques tels que Paranoid de Black Sabbath, sauve le film.



Marvel

LA TURQUIE EST-ELLE VRAIMENT SUR LE CHEMIN DE LA DICTATURE ?

Deux mois après la tentative de putsch qui a frappé Ankara, alors que les médias occidentaux ne cessent de dénoncer la dérive autoritaire du gouvernement, une grande partie de la population turque clame toujours plus haut son admiration pour celui qu'elle considère comme le sauveur de la nation, Recep Tayyip Erdoğan.

La traque de l'opposition

Arrestations, mises sous tutelle, licenciements… Le gouvernement n'a pas perdu de temps avant de mettre en place la série de purges qui frappe encore aujourd'hui une grande partie de la société turque. Persuadé d'être victime d'un complot orchestré par le prédicateur Fethullah Gülen - qui n'est autre que son ennemi numéro un, le président turc Recep Tayyip Erdoğan ne s'est pas caché de mettre en place une véritable chasse aux sorcières. Dans son viseur : toute personne ayant des liens plus ou moins proches avec une « organisation terroriste », à savoir le PKK, la confrérie Gülen ou, plus récemment, l'État islamique. « Après le coup d'État raté du 15 juillet, nous avons vu que l'organisation terroriste guléniste/structure d'État parallèle (FETO/PDY), le PKK, Daesh ou le DHKP-C (extrême gauche)], sont tous des groupes terroristes qui s'en prennent à notre pays, notre nation, notre peuple et notre drapeau. Nous devons poursuivre notre combat contre eux jusqu'à leur totale éradication » déclare le chef du gouvernement peu de temps après les événements. En première ligne, les policiers, militaires, journalistes ou encore universitaires. En réalité, toute personne s'opposant au pouvoir, quelle que soit son identité et sa profession - on parle même de certains membres de l'AKP - est susceptible de se faire arrêter.

Il faut cependant rappeler que les purges ne datent pas d'hier. Elles se sont certes intensifiées au lendemain du coup d'État mais ces dernières ont commencé il y a maintenant plusieurs années, que ce soit au sein de la police, du gouvernement, de l'administration étatique, de l'éducation ou encore des médias. Aujourd'hui, plusieurs milliers de personnes sont bannies de leurs fonctions, forcées de déménager ou encore arrêtées. Selon Amnesty International, « fin juillet, 131 médias et maisons d'édition avaient été fermés, plus de 40 journalistes arrêtés ; plus de 15 000 personnes avaient été arrêtées et plus de 45 000 suspendues ou démises de leurs fonctions. » Ironie du sort, faute de place dans les prisons, de nombreux détenus considérés comme « moins dangereux » par le gouvernement sont remis en liberté. Parmi eux notamment, Halis Bayancuk, chef de l'État islamique en Turquie, libéré le 24 mars 2016.

L'origine de la dérive

Pour comprendre le tournant autoritaire adopté par le régime turc, il nous faut retourner trois ans en arrière. Entre le 17 et le 25 juillet 2013, éclate un véritable scandale de corruption visant de toutes parts Erdoğan et son parti. Alors Premier ministre, ce dernier est accusé d'avoir bénéficié de terrains de la part d'un maire de quartier d'Istanbul déjà mis en cause par la justice. Au même moment, de nombreuses personnalités proches du gouvernement sont arrêtées pour diverses affaires de corruption. Ajoutez à cela le conflit Erdoğan-Gülen ainsi que les manifestations antigouvernementales « Occupy Gezi » et vous obtiendrez une situation pour le moins critique vis-à-vis de l'AKP.

Effrayé par la possibilité de ne pas se faire élire aux élections de 2014, Erdoğan entame alors une longue série de purges, en

commençant par les personnes chargées de mener les enquêtes le concernant. De nouvelles équipes sont formées, composées pour la plupart des proches de l'AKP, très rarement formés aux postes qu'ils occupent. S'ensuit une véritable désorganisation des services de renseignements, principale cause des attentats qui suivirent en Turquie, selon de nombreux spécialistes. Par la suite, plusieurs journalistes et universitaires subissent les foudres du chef du gouvernement.

Erdoğan, ce héros !

Malgré cet excès d'autorité, une grande partie de la société turque continue d'acclamer avec ferveur le chef de la nation, désormais considéré comme un véritable héros. En témoignent les nombreuses manifestations pro-gouvernementales qui suivent le coup d'État. La cote de popularité du Président serait en effet passée de moins de 50% en juin à 68% après le coup d'État, selon un sondage réalisé par l'un des instituts les plus établis en Turquie et repris par le Figaro. Alors, comment expliquer cet engouement de la part du peuple turc ? Il faut, pour le comprendre, s'éloigner de notre vision occidentale et revenir sur l'histoire du pays.

La Turquie n'en est pas à son premier coup d'État. En 1960 et 1997, elle en subit quatre, tous plus violents les uns que les autres. A chaque fois, ce sont de véritables bouleversements pour le pays et ses concitoyens. Erdoğan se place aujourd'hui comme le sauveur de la nation, celui qui a su résister au putsch et à une potentielle guerre civile. Il sait également gagner la confiance des Turcs en leur prouvant qu'il n'en a que faire de l'opinion occidentale. Selon Pascal Boniface, géopolitologue et directeur de l'Institut des Relations Internationales et Stratégiques, « Erdoğan joue sur la carte nationaliste d'un peuple qui s'est senti humilié, méprisé et insuffisamment reconnu à sa juste place. » Alors que les dirigeants des puissances occidentales et européennes ne montrent guère d'intérêt au sort de la Turquie, il promet de faire de son pays une grande nation tel qu'il a pu l'être au temps de l'Empire ottoman.

Aujourd'hui, nous pouvons clairement séparer la Turquie en deux partie : une Turquie pro-gouvernementale, développant un discours de plus en plus nationaliste et anti-occidentaliste, et une Turquie plus diverse, clamant différentes opinions critiques, désormais inaudibles. Loin de renverser le gouvernement, le coup d'État permet finalement à Erdoğan de se débarrasser de ses opposants tout en dérogeant aux droits de l'Homme et aux libertés d'expression et d'information… sans que personne ne puisse l'arrêter dans sa quête de pouvoir.



AFP

Actualité

COMPLETE UNKNOWN
RÊVES DE RÉINVENTIONS

Complete Unknown, de Joshua Marston, avait de quoi mobiliser les attentes du public. Deux habitués du festival de Deauville y sont en effet impliqués : son réalisateur, qui avait remporté le grand prix du jury en 2004 pour Maria pleine de grâce, et l'acteur Michael Shannon (Take Shelter), à l'affiche de deux films présentés cette année. Ajoutez à cela l'éblouissante Rachel Weisz, et vous obtenez un film à la hauteur de nos espérances.

Eloïse Bouré

C'est un dîner d'anniversaire comme les autres que pensait célébrer Tom, avec son lot de bonne humeur et de petites mesquineries entre amis. C'était sans compter sur la présence de la mystérieuse Alice qui semble surgir de son passé et enchaîne les récits surprenants sur sa vie personnelle. Une nuit, c'est le temps du film, qui se vit presque comme une capsule en temps réel à travers une mise en scène intimiste et immersive. La caméra se pose au plus près des protagonistes pour explorer leurs agitations intérieures, en accord avec un travail sensoriel sur le son reflétant les sensations des deux personnages principaux.

Rachel Weisz porte le film de bout en bout, livrant une partition toute en nuances pour sublimer les multiples facettes de ce personnage de cinéma rêvé, énigmatique et fascinant. L'alchimie est tangible, électrique au sein du duo charismatique qu'elle forme avec Michael Shannon, qui s'illustre une nouvelle fois par la justesse de son jeu dans le rôle d'un homme arrivé à un carrefour de sa vie. Les rôles secondaires du film, bien que peu présents, n'ont rien de faire-valoir artificiels, et la personnalité de chacun éclate en petites touches qui donnent aux scènes de groupe toute leur saveur et leur pertinence.

Avec Complete Unknown, Joshua Marston explore une belle idée de cinéma, dont le ton est posé dès l'introduction du film dans une série de flashs qui brouille les pistes pour le spectateur. Il est question ici d'identité, de réinventions multiples, et en filigrane, de manipulation. Le slogan de l'affiche anglophone «You are what you say you are» («Vous êtes ce que vous dites que vous êtes») est parfaitement représentatif du scénario-puzzle du film. Le spectateur ne sait jamais ce que le film lui révèle et la véracité présumée de ces informations se fendille lorsqu'il se retrouve aussi désarmé que les personnages face aux contradictions incarnées par Alice.

À mesure que le film se déroule et se dévoile, on oscille continuellement entre tension et douceur alors que les personnages se livrent et se confrontent sans concession dans un échange hypnotisant. On sort de la salle comme on émerge d'un mirage. Une nouvelle preuve que Joshua Marston est un artiste à suivre.



Parts and Labor

TRAVAILLEURS DÉTACHÉS
VERS UNE RÉFORME DU STATUT ?

Juliette Krawiec

La France a haussé le ton ces derniers mois contre la directive européenne de 1996 définissant le cadre juridique des travailleurs détachés, accusée de favoriser le « dumping social ».

Qu'est-ce qu'un travailleur détaché ?

Selon la définition officielle donnée par l'Union Européenne, un travailleur détaché est « un salarié envoyé par son employeur dans un autre État membre de l'UE en vue d'y fournir un service à titre temporaire », à ne pas confondre avec les travailleurs mobiles qui eux s'intègrent au marché du travail d'un autre État membre en vue de trouver un emploi. Ainsi, un prestataire de service qui remporte un contrat dans un autre État peut dépêcher des employés sur place afin d'exécuter le contrat.

Ce qui est actuellement reproché à la directive « Bolkestein », c'est d'offrir aux travailleurs détachés des conditions sociales moins favorables que les conditions normales du pays d'accueil. En l'occurrence, le débat porte sur les cotisations sociales versées à ces travailleurs étrangers qui sont calquées sur le pays d'origine.
Il est donc plus tentant pour un employeur de se tourner vers cette main d'œuvre au détriment du travailleur national, d'où les accusations de concurrence déloyale (dumping social).

« Les travailleurs détachés ne sont pas des travailleurs de seconde classe »

Marianne Thyssen, la commissaire à l'emploi et aux affaires sociales, fervente défenseure d'un projet de revalorisation de la directive, exige que les droits de ces travailleurs venant généralement de pays européens dits « low-cost » soient alignés sur les régimes des travailleurs locaux. Les travailleurs détachés bénéficient déjà d'un « noyau dur » des droits en vigueur dans le pays d'accueil, parmi lesquels figurent le salaire minimum, la durée des congés payés, les périodes maximales de travail et minimales de repos.

La commissaire plaide désormais pour des règles de rémunération tout à fait égales « pour un même travail dans un même lieu ». S'ajouterait alors à la directive de 1996 le droit des travailleurs détachés aux bonus, aux primes d'ancienneté, au 13ème mois, aux tickets-restaurant, de bénéficier des accords de conventions collectives, ainsi qu'une transparence dans leur rémunération. Par ailleurs, cette dernière doit être égale au salaire du travailleur national, pas seulement au SMIC.

Orbán et l'Est vent-debout

La bataille est cependant loin d'être gagnée : le texte doit obtenir une majorité qualifiée au Conseil et au Parlement européen. Or, onze pays frondeurs – la plupart d'Europe de l'Est – ont utilisé la procédure dite du « carton jaune » pour contester le droit à la Commission de statuer sur le sujet. Ces pays sont la Roumanie, la Slovaquie, la Pologne, la République Tchèque, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie, la Croatie, la Bulgarie, le Danemark, menés par la Hongrie de Viktor Orbán qui dénonce un manquement à la libre circulation de leurs travailleurs, liberté fondamentale de l'Union Européenne. Comble de l'ironie pour un anti-européiste convaincu que de se baser sur les rudiments de l'Union, mais il faut dire que cette directive rogne en effet sur ses intérêts : la main d'œuvre de l'Est perdrait l'avantage compétitif dont elle bénéficie aujourd'hui.

Le Front National et le Parti de Gauche, deux extrêmes sur l'échiquier, en ont fait un argument de campagne. Il faut dire qu'en 2014, la France comptait aux alentours de 200 000 travailleurs détachés dans l'agriculture, les abattoirs ou principalement le secteur du BTP, se faisant ainsi le 2ème pays qui en accueille le plus en Europe derrière l'Allemagne. Ce dumping social européen n'est pas sans dérives : début septembre, une entreprise du BTP a été accusée d'avoir fraudé l'Urssaf pendant un an grâce à une boîte d'intérim fantoche extra-territoriale basée au Portugal afin de n'embaucher que des salariés destinés au travail détaché. C'est contre le développement de ce type de pratique que Myriam El-Khomri s'est déplacée à Bruxelles le 9 septembre pour tenter de convaincre ses homologues européens de la nécessité d'un alignement de traitement par le haut entre travailleurs locaux et détachés.



AFDT

Actualité

DES HOMMES VOILÉS - LE MOUVEMENT « MEN IN HIJAB » EN IRAN.

Ne vous en déplaise, après une vaine polémique sur le port du burkini en France, nous allons à nouveau parler de voile. Pas de femmes, mais d'hommes voilés cette fois ! En Iran, l'un des pays figurant parmi ceux où la loi exige le port du voile islamique pour les femmes, un mouvement contestataire émerge : des hommes se prennent en photos voilés, à côté de leurs femmes, sœurs ou mères non voilées, et postent ces clichés sur les réseaux sociaux. Impulsée par la militante d'origine iranienne, Masih Alinejad, cette contestation prend de l'ampleur.

Amélie Lequeux

Depuis la révolution islamique de 1979 qui mène l'Ayatollah Khomeyni au pouvoir en Iran, les femmes iraniennes sont obligées de porter le tchador dans l'espace public, un voile qui laisse apparent le visage mais couvre les cheveux et la poitrine. Une police des mœurs est chargée de surveiller le respect de cette loi par les Iraniennes. Une femme ne portant pas de voile en Iran risque une condamnation qui peut aller de l'amende à la peine de prison. Le voile est également obligatoire pour les étrangères, les touristes et les non-musulmanes présentes dans le pays. Une situation contre laquelle la militante Masih Alinejad se bat depuis des années. Journaliste et écrivaine, cette dernière a vécu en Grande-Bretagne, elle réside et travaille désormais à New York. En 2014, elle crée la page Facebook My Stealthy Freedom (« Ma liberté dissimulée ») pour inviter les femmes iraniennes à publier des photos d'elles sans voile. Depuis peu, des hommes de tout âge postent également des photos sur cette page où ils apparaissent voilés, aux côtés des femmes de leur famille ou de leur entourage la tête découverte, afin de protester contre le port obligatoire du voile. Certaines de ces photos sont prises à l'extérieur du domicile, dans l'espace public, comme pour provoquer encore davantage. Cette campagne est relayée sur Twitter avec le hashtag MenInHijab.

Par le biais des réseaux sociaux, le mouvement « Men In Hijab » a été repéré par divers journaux, dont le quotidien britannique The Independant qui fut le premier à relayer l'information, et acquiert aujourd'hui une portée internationale. Les photos sont accompagnées de textes en persan, écrits par ces hommes, traduits en anglais et en français. Ainsi, certains Iraniens témoignent de leur soutien aux femmes de leur pays dans leur volonté d'émancipation et ce en bravant les directives gouvernementales. Le symbole est fort, en portant le voile, les hommes se mettent volontairement à la place des femmes, pour mieux comprendre leur situation. Ainsi, ils remettent en question l'idée, souvent véhiculée par nos sociétés occidentales, que tous les hommes de confession musulmane soient pour une pratique conservatrice, ou dite « traditionnelle », de la religion. Une pratique d'autant plus difficile à accepter dans un pays qui a connu la levée du port obligatoire du voile dans les lieux publics avant d'y revenir avec l'installation de la

république islamique. Triste ironie, de nombreuses Iraniennes ont pris part à cette révolution avant de voir leur liberté bafouée et certains de leurs acquis sociaux être abrogés.

De fait, l'actuel président iranien, Hassan Rohani, a reconnu qu'il existait encore beaucoup d'inégalités entre les femmes et les hommes dans son pays et il a nommé en 2015 une femme à la tête de l'ambassade iranienne de Malaisie. Une décision qui pourrait laisser entrevoir l'espoir d'une évolution de la condition féminine dans le pays. Toutefois, la campagne « Men In Hijab » fait malheureusement peu parler d'elle en Iran, où les réseaux sociaux sont très contrôlés par la police des mœurs.

Masih Alinejad explique que, par cette initiative, elle ne combat pas le voile en lui-même, mais le gouvernement qui l'impose. Elle souhaiterait que chaque femme puisse choisir ou non de le porter, une idée reprise par de nombreux hommes dans leurs textes. Le but est donc surtout de faire entendre, par des moyens détournés, les voix de ces femmes iraniennes souvent censurées et, pourquoi pas, pousser d'autres pays à prendre part au mouvement.


Piotr Marcinski



RENCONTRE AVEC GiedRé

«LES GENS QUI CHANTENT DES CHANSONS D'AMOUR SONT PLUS CINGLÉS QUE MOI.»

Propos recueillis par Charlotte Jouhanneau

Après un premier passage au Printemps de Bourges en 2012, la chanteuse et parolière GiedRé est revenue dompter la scène du festival, le 14 avril dernier. Son look et son sourire de chanteuse pour enfant masquent en réalité un humour noir avec lequel GiedRé décrit la réalité du monde. Des textes écrits et chantés sans aucun filtre, avec une passion pour la comédie et la dérision.

Mes collègues t'ont déjà croisée il y a une dizaine de mois à peu près, te souviens-tu de Maze ?

Mais voyons, je ne pense qu'à vous depuis.

Ils veulent savoir si tu cuisines toujours aussi bien le Ebly ?

Très bien ! Je me suis même améliorée si vous voulez tout savoir.

Après avoir foulé la scène du W en 2012, que penses-tu de ton retour sur le festival dans le cadre de Nos Chers Balades ?

Ouhla, effectivement, c'est un peu le grand écart ! Au W, c'était très grand, j'ouvrais le festival, devant un public qui ne venait pas forcément me voir moi, alors que cette année, avec «Nos chères Ballades», c'est un cadre beaucoup plus cosy, avec les gens qui viennent en car, loin du site du Festival, exprès pour le concert. C'était très touchant de voir ces gens qui ont fait une heure de route, sont sortis du Festival, juste pour venir voir mon concert en pleine cambrousse.

Quel ressenti as-tu eu après ton concert à Aubigny sur Nère ?

J'étais bien contente d'avoir vu tant d'Anus avec les mains rien que pour moi.

Quelle est la plus grande différence pour toi entre les festivals et les concerts que tu donnes en salle ?

En Festival, les artistes se partagent le public. D'un côté, il y a cette petite pression qu'on se met pour faire apprécier son travail aux gens qui ne nous connaissent pas, et d'un autre c'est un peu plus cool dans le sens où si le public n'aime pas, on ne leur pourrit pas toute leur soirée, il y a eu des artistes avant, et d'autres après. En salle, c'est très différent - le public vient exprès pour nous voir... Si on leur pourrit la soirée... on dort moins bien à l'Ibis après, c'est sûr.

Question bateau mais, comment écris-tu tes textes ?

Pas sur un bateau en tout cas. J'ai un peu le mal de mer.

Pourquoi l'humour noir ?

Parce qu'il permet de mettre cette petite distance de politesse, de pudeur, entre nous et les sujets abordés. Parce qu'il est cathartique, qu'il permet tout, et puis surtout, parce que l'humour violet c'est plus compliqué à manier.

Te considères-tu comme humoriste ?

Si je me considérais comme humoriste, j'aurais fait du stand up. Je ne sais pas comment je me considère. Je ne me considère pas trop. Je fais juste des chansons, et puis bon parfois, elles font rigoler.

Tu t'en prends vraiment à tout le monde dans tes chansons (les clodos, les prostitués, les frigides et même les grand-mères...), pourquoi tout le monde y passe ?

Parce que sinon c'est injuste ! C'est soit tout le monde, soit personne. C'est pas du jeu sinon.



Clément Halborn

Musique

La personne que l'on voit sur scène, c'est le vrai toi ou une sorte de « personnage » ?

Je pense que la seule différence entre la scène et la vie, c'est que sur scène, comme dans toute forme de représentation de soi, on peut choisir ce qu'on montre de soi. J'aurai pu montrer ma tête du matin, mais c'était pas très pratique, parce que les concerts, c'est souvent le soir. Ou alors il aurait fallu que je dorme la journée… À méditer pour une prochaine tournée.

Quand j'ai annoncé à plusieurs reprises que j'avais fait une demande d'interview pour GiedRé on m'a souvent répondu « elle est géniale mais complètement cinglée ». Une remarque ?

Je pense que les gens qui chantent des chansons d'amour sont plus cinglés que moi. Il faut être cinglé pour écrire des chansons sur la beauté de la vie dans un monde comme le nôtre.

Penses-tu que ton succès aurait été le même sans l'influence d'Internet ?

Oh non, je pense qu'internet m'a aidée énormément. Je ne pense pas que j'en serais là si j'avais dû attendre que Michel Drucker m'invite sur son canapé rouge. Et c'est bien là la magie d'Internet - on n'a pas besoin d'attendre que quiconque nous donne son aval, son invitation, son autorisation. On est indépendant, et pour une fois, ce sont les gens, le public, les spectateurs, qui sont maîtres de leurs choix. Et je suis bien contente d'être un choix pour les gens, et de ne pas leur être imposée à la radio de l'Intermarché quand ils font leurs courses.

Dernière question, quel artiste présent au Printemps es-tu allée voir sur scène ou aurais-tu adoré voir ?

Je n'ai eu le temps de rien voir du tout… Mais j'aurais beaucoup aimé aller voir la soirée des Inouïs Hip Hop.

WHERE TO INVADE NEXT
LA CONQUÊTE DE L'EUROPE

Diane Lestage

Déjà présenté en 2015 à Toronto et à la Berlinale en février dernier, Where to invade next, le dernier documentaire de Michael Moore a été diffusé en avant-première française à Deauville. American flag dans la main, le célèbre réalisateur engagé part à la conquête de l'Europe afin de ramener dans ses bagages, un soupçon d'espoir concernant l'avenir des Etats-Unis.

Ah les États-Unis ! Ce beau pays des droits de l'homme, de la liberté et des interventions militaires, de la malbouffe et de l'injustice. Alors que cette année 2016 est ponctuée par la course à la Maison Blanche, Michael Moore comme à son habitude s'empare du sujet américain avec un engagement toujours très prononcé. Pour cela, il décide d'envahir à son tour plusieurs pays, avec pour seules armes sa caméra et son humour. C'est sur le vieux continent qu'il jette son dévolu afin de ramener avec lui «les belles fleurs» des pays européens.

Les belles idées européennes

Au cours de ce voyage pédagogique, il s'arrête en Italie pour rapatrier le temps de travail des ouvriers, en France pour sa cuisine équilibrée dans les cantines et son éducation sexuelle, le système des écoles en Finlande, le milieu carcéral en Norvège et pousse sa démonstration jusqu'en Tunisie pour le droit des femmes...

Il donne aussi bien la parole à chaque branche de la société aux citoyens, aux ouvriers, aux prisonniers, aux enfants, aux étudiants comme aux policiers, aux ministres et même au président slovène Brohut Pahor avec qui il s'entretient en privé. Chacun apporte ainsi son avis subjectif sur ce qui fonctionne dans son pays natal et pourquoi il ne pourrait pas vivre sans cela aux États-Unis.

Ce tour d'Europe souligne alors les valeurs essentielles du bien être de l'individu et de la vie en société et permet au réalisateur de montrer toutes les dérives du système de la nation de l'american dream à travers ces pratiques disparues. Michael Moore tente de redonner espoir à l'Oncle Sam.

Un documentaire unique à nuancer

Where to invade next est sans aucun doute un documentaire à voir mais tout en gardant un certain recul sur toutes ces sociétés qui ont évidemment leurs avantages et leurs failles. Le génie de M. Moore réside dans sa manière de montrer les choses avec humour, indignation et naïveté feinte. Il est à la fois réalisateur et spectateur puisqu'il est devant et derrière la caméra. Mais également dans le fait d'arriver à rendre accessible à tous, le genre cinématographique du documentaire.

Cependant, ce film décalé n'est pas à prendre totalement au premier degré. Le spectateur français apprend quand même que tous ses enfants mangent vraiment équilibré dans les cantines et ne connaissent pas le Coca-Cola alors que ce n'est pas exactement la réalité de notre pays. Mais l'important, c'est que le raisonnement fonctionne et que le spectateur passe un bon moment à la fois drôle et ludique.

Cette 42ème édition a également rendu un hommage au réalisateur et à ses œuvres . Il a malheureusement annulé sa visite dans la ville Normande pour raisons familiales.



Dog eat dog

COMPRENDRE LE TAFTA

Après quatorze « rounds » de négociations, il semblerait que le TAFTA soit arrivé à un point mort irrémédiable. Il est même rejeté dans certains pays, qui demandent l'arrêt des discussions, comme la France et l'Allemagne, qui estiment que ce projet a échoué. Mais que faire maintenant ? Soit on s'arrête là, soit on continue, ou bien on recommence...

Lancé en 2013, le TAFTA (Transatlantic Free Trade Agreement) est un projet de zone de libre-échange entre l'Union Européenne et les Etats-Unis. Idéalement, il instaurerait une libéralisation maximale du commerce entre ces deux grands pôles commerciaux, en réduisant les droits de douane et les barrières non tarifaires, comme par exemple les normes et réglementations.

Bien sûr, comme on le sait, il y en a qui sont pour, et d'autres contre : les pro-TAFTA affirment que ce nouveau dispositif va permettre de booster la croissance puisque les marchés seront plus ouverts à la concurrence. Les anti-TAFTA, eux, dénoncent la future harmonisation des réglementations qui risquerait d'être nocive à l'Union Européenne, surtout au niveau de l'agriculture (qui a envie de manger du poulet lavé au chlore…).

En plus de souffrir d'un problème de contenu, ces négociations ne sont pas transparentes. Les textes ne sont pas accessibles, les réunions restent secrètes, et cela embête les citoyens européens. Heureusement pour eux, pour que le futur TAFTA soit ratifié, il faudrait l'accord du Parlement Européen ainsi que de tous les parlements nationaux. Mais justement, les négociations n'avancent pas, et plusieurs pays demandent déjà l'arrêt pur et simple de celles-ci.

Où en est-on aujourd'hui ?

L'opposition à ce projet de traité grandit et s'intensifie de plus en plus dans certains pays européens, comme en Grèce, en Allemagne, et en France. Le gouvernement français a en effet décidé cet été qu'il valait mieux arrêter les négociations, pensant que celles-ci ne mèneraient à rien, et que cela éviterait que l'Europe se plie aux exigences américaines en oubliant ses propres principes. Mais malgré cette contestation croissante, la Commission n'est pas tenue d'arrêter les négociations, et elle est en droit de continuer, même si finalement celles-ci n'aboutissent jamais. C'est donc exactement ce qu'elle a décidé de faire, a annoncé Jean-Claude Juncker au sommet du G20 en Chine il y a quelques jours.

Que les négociations s'arrêtent ou non, la Commission est toute puissante. Toutefois nous, petits citoyens européens, nous pouvons nous demander : à quoi cela sert-il de continuer les négociations si les bases ne sont pas correctes ?

Finalement, pourquoi ne pourrait-on pas recommencer à zéro en prêtant plus d'attention aux points sensibles et controversés ? Il semble que la stratégie adoptée par la Commission, qui est forcément vouée à l'échec sur le long terme, soit une immense perte de temps, par rapport à un projet comme celui du TAFTA qui pourrait être malgré tout si bénéfique.

L'idée même d'une zone de libre-échange transatlantique est un bon projet, mais pour pouvoir fonctionner et être accepté par la majorité, il faut d'abord écouter les inquiétudes des pays membres et les prendre en compte, sans quoi les négociations n'aboutiront pas. Au point où on en est aujourd'hui, la Commission ferait mieux d'accepter un arrêt complet des discussions actuelles, et relancer un nouveau projet similaire dans quelques années, mais qui, on l'espère, serait plus acceptable et peut-être un poil plus transparent.



AFP Elliott VErdier

Actualité

EN MARCHE
VERS L'AUTODESTRUCTION DU PARTI SOCIALISTE ?

Marion Bothorel

« Chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. » A l'heure du bilan, serait-ce le nouveau motto du PS ? Plus rien, entre les Macron, Hamon, Valls et confrères, ne semble faire office de dénominateur commun au sein de la « gauche » française, si l'on parvient encore à placer Macron à la gauche de l'échiquier... Impossible, donc, de rassembler une base électorale solide et d'envisager, en croisant les doigts, un deuxième tour à la présidentielle.

Les incohérences de son Histoire

Au fond, le débat ne date pas d'hier… La gauche a un lourd passé, presque le dernier lien unissant les égos. Pour un parti né au Congrès d'Épinay en 1971, appelons en à l'Histoire.

Depuis le 29 mai 2005, jour du référendum sur la Constitution Européenne, le PS est scindé en deux. La blessure est profonde et cicatrise difficilement entre une majorité socialiste adhérant à 100% au projet européen et une gauche radicale, rejetant la compétitivité et le libéralisme économique à la sauce bruxelloise. Pour Jacques Chirac, ce référendum devait être une grenade jetée au centre du PS. En effet, Laurent Fabius, alors numéro 2, se prononce pour le non. Opportunisme ? Les plus à gauche campent sur des obligations sociales et rompent l'harmonie, à l'image d'Henri Emmanueli, Arnaud Montebourg (tiens, tiens) et Jean-Luc Mélenchon, qui créa son propre parti à la suite de ce débat. Le consensus obtenu par Hollande par voie démocratique interne sera balayé par le scrutin national… et nourrit toujours des tensions au sein du parti. Mélenchon fait de cet évènement « déflagrateur », « l'acte de naissance d'une deuxième gauche ». Si Ségolène Royal a été soutenue par la majorité, nombreux sont ceux à l'avoir vite abandonnée, une fois la campagne mal engagée.

La synthèse face à l'action

Depuis, la difficulté à se rassembler est évidente. Le PS est face à un bilan implacable : en 2012, quand le parti parvient aux responsabilités nationales, il dirige 27 régions d'alors et 61 départements. Les socialistes détenaient même le Sénat, le moment était historique. Aujourd'hui, seuls subsistent 5 régions et 26 départements. En 2012, tout semblait possible. En 2016, tout paraît s'écrouler. Que s'est-il passé ? François Hollande, lorsqu'il était premier secrétaire du PS, était indéniablement l'homme de la synthèse entre les divers courants de pensée. Une fois propulsé à la tête du pays, le maître des concessions a eut grande peine à imposer une ligne de conduite et à soumettre ses compagnons d'alors. Que de couacs, de rattrapages et de perte de temps… On ne peut que déplorer un manque de pédagogie évident - un comble pour ce parti - dans la description d'une ligne politique.

Par une formule lapidaire, Manuel Valls attestait l'existence, de « deux gauches irréconciliables » le 15 février dernier à Corbeil-Essonnes. A moins d'un an de la présidentielle, la course aux égos est lancée et démontre l'incapacité du PS à faire front derrière un même homme. Ses courants sont multiples, d'où la difficulté d'établir un programme commun, parlant à tous les déçus.

Les plus à gauche ont été poussés dans leurs retranchements par l'adoption - apparentée, pour eux, à une trahison - d'une politique de l'offre, sous l'injonction d'Emmanuel Macron, désormais dans le rôle de Brutus. Renoncer à ses valeurs historiques mais pour quel résultat ? Ceux portés au pouvoir ignorent les protestations de leur base politique qui déserte les rangs, faute de démocratie interne suffisante. Les concessions ne sont que pour Bruxelles, poussant les dirigeants à adopter un repli idéologique, les coupant de leur électorat. La valse des ministères a laissé des places vacantes, symbole de la déception généralisée.

P comme phénix ?

Alors oui, le tableau est bien triste, dépeignant les dernières temps du quinquennat comme un compte à rebours du fait de l'absence de majorité. Même les vingt-quatre frondeurs, après avoir déposé leur motion de censure contre la loi de travail, semblent résignés : ils attendent la fin. Des observateurs annoncent avec fracas le décès de ce parti centenaire, le condamnent à l'inaction avec le retour dans l'opposition, désavouent son inadaptation au monde qui se profile en 2016. Mais n'enterrons pas trop vite le Parti Socialiste : si les guerres mondiales ne l'ont pas anéanti, il se pourrait qu'il renaisse de cette crise, tel le phénix.



AFP

LA RENTRÉE DE SALMAN RUSDIE

Marine Roux

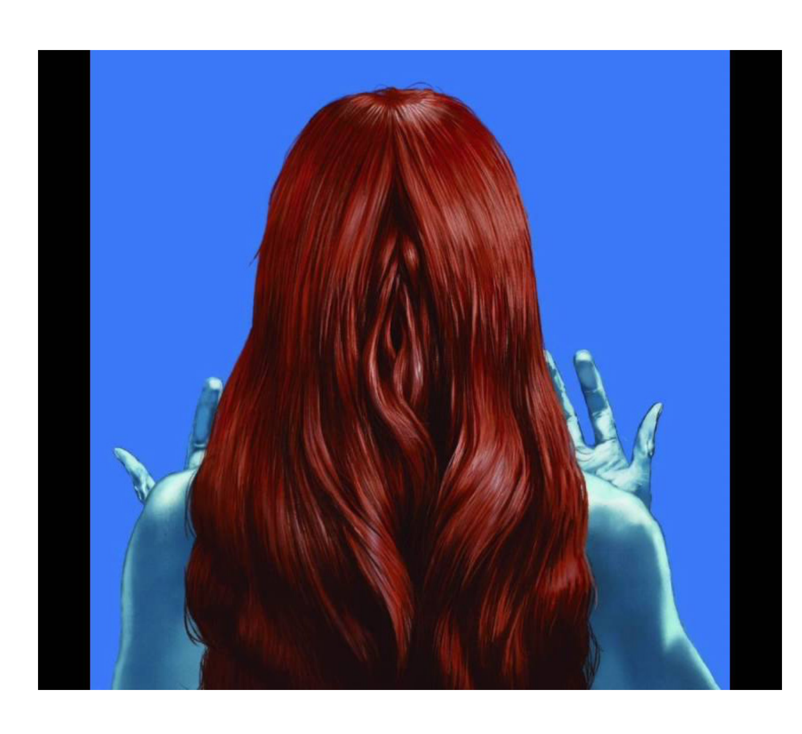
Cette rentrée littéraire fait honneur à un conte venu d'Amérique. Reprise du motif des mille et une nuit, Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits est le dernier récit de Salman Rushdie, professeur à l'université de New York et chevalier des arts et des lettres depuis 2007.

Salman Rushdie, déjà connu pour son roman Les enfants de minuit ou bien pour les Versets sataniques, qui lui ont valu d'être l'objet d'une fatwa en 1989, revient ce mois-ci aux éditions Actes Sud avec un conte dans la veine du réalisme magique. Mêlant faits réels et légèreté fictive, l'auteur s'illustre ici dans un canevas complexe où s'allient, sous une histoire d'amour unissant un mortel et un être surnaturel, des réalités différentes, dans lesquelles se croisent des personnages magistraux. L'une des forces de ce conte tient en l'approche très humaine des protagonistes, approche qui n'hésite pas à mettre en relief leur part d'ombre et de vices, principal moteur pour les rebondissements d'une intrigue s'étalant sur plusieurs décennies. Suivre l'embrasement d'un couple mythique puis le devenir de sa lignée, devient alors un voyage troublant où le surnaturel se glisse à chaque page, comme une évidence, et nous invite finalement à nous détacher d'un réalisme castrateur pour nous complaire dans un espace où l'imaginaire devient l'unique loi.

Le monde commun, sous la plume de Salman Rushdie, vibre alors et dévoile sous couvert de références mythologiques, des personnalités extraordinaires dans les corps les plus simples. Ces vivants, inadaptés au monde qui les supportent, se détachent peu à peu de ce dernier, de manière inconsciente, et s'éloignant de cette matérialité, pénètrent dans le monde des idées. En effet, ce conte est avant tout une maturation profonde de l'être, recherche du Moi, de ses forces intimes, souvent inconscientes, qu'il faut réveiller d'un long sommeil. Cette traversée aussi réelle qu'un rêve, invite à lâcher prise au fil de ces mille et une nuits modernes et offre un visage neuf de ce que peut-être une métamorphose intime, faisant s'embrasser longuement toutes sortes de croyances occidentales et orientales, symphonie étrange et sublime de voix héroïques qui transcendent mortels et entités surnaturelles dans un même instant de grâce.

Si l'alliance du mortel et du suprême paraît au commencement être une énième reprise d'un lieu commun en littérature, le génie de Salman Rushdie est d'amener le lecteur à comprendre que l'alliance de ces deux êtres, ne tient pas en leurs différences d'origine, mais bien en la ressemblance de l'intensité à laquelle ils se livrent tout entier, dépassant leur condition respective et les amenant à se reconnaître au travers des siècles en des corps successifs qu'ils empruntent, puisque la vie n'est qu'un éternel recommencement, comme nous le confie cette histoire. Leçon d'humilité, ce conte invite ainsi celui qui le lit, à renouer avec la part sacrée de rêve et d'idéal qui sommeille en lui.

AVEC MYSTÈRE, LA FEMME EXORCISE LA TRISTESSE



Marie-Madeleine Remoleur

Trois ans après l'excellent Psycho Tropical Berlin, le deuxième album de La Femme était très attendu. Avec Mystère, le groupe français a réussi à se renouveler sans perdre l'empreinte musicale qu'il sait si bien exploiter. Avec sa pop vaporeuse oscillant entre psychédélisme acidulé et petites douceurs poétiques, la Femme a réussi à explorer de nouveaux horizons musicaux, en offrant un album accessible, éclectique et rêveur qui dresse un portrait désabusé de la nature humaine.

La Femme perce le mystère en nous offrant nouveauté et diversité. Sur le vide est ton nouveau prénom, elle se frotte au genre de la ballade, avec brio. Avec la pop yéyé de Tatiana, elle nous fait danser avec fougue. Elle nous fait participer au trip enivrant de SSD, s'essaye au rap sur Exorciseur, joue la métaphore sur l'impertinent Mycose, se lance dans une expérimentation psyché-orientale sur Al Warda et Psyzook. En bref, une épopée pleine de surprises. Une pérégrination travaillée dans le moindre détail. L'album chiadé de la maturité pour une Femme libérée (ce qui n'est pas si facile).

Si elle innove, la Femme n'oublie pourtant pas de conserver sa marque de fabrique sous-acide, mélange de surf music, new wave, yéyé et psyché. On retrouve toujours ces mêmes riffs de guitare grinçants, ces voix apaisantes, ces arrangements électrisants, ces beats toujours réguliers, parfois hachés. L'ouverture sous tension avec Sphynx donne le ton. Une petite pépite psychédélique et galactique qui prouve qu'on retrouve La Femme qu'on aime. Une danse sous acide avant de goûter à l'acidité de la nature humaine.

Les mystères de la nature humaine

Mystère, c'est aussi un album d'une puante sincérité sur la nature humaine et sur la vie. La Femme poétise le cru, elle embellit la noirceur pour la rendre accessible et belle. Des fleurs du mal qui essayent d'éclore. A coups de sonorités nonchalantes, parfois pesantes, elle explore ce qu'il y a de plus noir dans la nature humaine, des sentiments pathétiques, parfois déchirants pleins de désillusion. Des sujets d'une gravité à faire froid dans le dos, derrière l'insouciance affichée. Un pessimisme ambiant pourtant toujours honnête. Notamment dans Elle ne t'aime pas, où la Femme joue le rôle du vilain corbeau qui «annonce cette triste nouvelle».

L'honnêteté pousse La Femme à ne finalement pas condamner ces cruelles attitudes qui n'épargnent personne. «Les bourreaux d'aujourd'hui seront les victimes de demain», explique le groupe dans son avant-propos. Des bourreaux de l'amour, des bourreaux qui hantent les cauchemars juvéniles, avec une fausse candeur, comme dans Septembre. Une noirceur qui multiplie pourtant les interrogations sur cette nature humaine. Où va le monde est peut-être le titre qui exploite au mieux cette incompréhension quant à la capacité de l'être humain à se faire du mal, sans cesse.

Mais La Femme ne laisse pas la noirceur l'emporter. La vie désillusionnée laisse éclore quelques notes d'espoir. La poésie et la folie semblent être la lumière au fond du tunnel. «On sait que le soleil se lèvera toujours», laissent-ils s'échapper dans Le chemin. La Femme sait que l'alternative à la douleur existe. Celle d'avancer, de traverser, avant que tout renaisse. «Une vague se déforme, une vague se reforme, ainsi va la vie», concluent-ils dans le titre La vague. Comme une invitation à exorciser la noirceur.

UN APRÈS-MIDI AU PALAIS GALLIERA

Le Palais de la Mode de Paris accueille dans ses murs une nouvelle exposition qui, plutôt que de mettre à l'honneur une époque ou un créateur, se pose la question « Qui porte quoi ? ». Côte à côte, on trouve les tenues d'anonymes et de célébrités, toutes imprégnées d'une histoire presque saisissable.

Agathe Hugel

Le nom, « Anatomie d'une collection », est un peu trompeur. On pense tout de suite à la création, la fabrication d'une collection, au processus qui transforme les idées en pièces tangibles, techniquement et esthétiquement belles. Mais réellement, presque à demi-mot, le Palais Galliera a décidé de nous faire voyager à travers ses collections et ses richesses cachées, presque intrigantes.

Cette exposition, c'est l'histoire de quelques personnes que l'on apprend à connaître à travers leurs vêtements. Cela peut être George Sand, le Dauphin, Brigitte Bardot, ou un jardinier et une petite infirmière. Ici, on n'admire pas uniquement les drapés ou les broderies, mais les vêtements témoignent d'une vie, faite parfois de travail ou souvent d'oisiveté.

Les styles sont éclectiques, mais on passe aisément des robes volantes d'une courtisane du XVIIe siècle aux costumes de scène d'Arletty. Finalement, le point fort de cette exposition est l'intimité qu'elle créé entre les visiteurs et les pièces : nous rentrons dans les secrets bien gardés des collections Galliera, où se côtoient les habits de Napoléon Bonaparte et d'Audrey Hepburn, et cette intimité, loin d'être gênante, en devient presque chaleureuse. C'est comme plonger dans les secrets d'une histoire qui se dévoile doucement à nous.

Loin du lieu commun qui identifie seulement la mode comme un élément futile et purement esthétique, on comprend désormais réellement le lien qui l'unit à l'histoire et aux personnages plus ou moins importants qui l'ont marquée. Aujourd'hui, ces très riches collections nous aident à comprendre la société d'hier et la condition de tous les hommes à des époques données et, pour cela, elles méritent certainement d'être étudiées au même titre que la littérature et autres archives. Notre savoir sur le passé n'en serait alors que plus grand. Dépêchez-vous, c'est jusqu'au 23 octobre seulement !

CAPTAIN FANTASTIC : ENTRE UTOPIE ET RÉALITÉ

Premier film en compétition visionné par Maze, Captain Fantastic nous offre une belle entrée en matière.

Eloïse Bouré

Au cœur d'une immense forêt américaine se niche un tipi de la taille d'une petite maison. C'est là que vit la famille de Ben Cash, dont les six enfants sont élevés en toute liberté dans une utopie anticapitaliste, en parfaite osmose avec une nature sauvage qu'ils s'entraînent jour après jour à dompter, entre deux lectures de Chomsky ou Nabokov. Captain Fantastic, second long-métrage de Matt Ross, marque un moment de rupture dans l'équilibre de cette tribu colorée alors que la mort de leur mère les amène à quitter leur havre poétique pour se frotter au monde extérieur.

Le film est porté par un casting à la hauteur de ses personnages flamboyants. Viggo Mortensen d'abord, véritable figure de proue de l'histoire et de sa famille, parfait en père dévoué à l'épanouissement de ses enfants mais sans cesse tiraillé entre l'idéal qu'il s'est fixé et la dureté du monde réel qui finit par le rattraper. Les jeunes acteurs sont tous brillants, à la fois complémentaires et totalement uniques dans leurs personnages d'enfants aux aptitudes et personnalités hors normes. Leur aventure aux accents initiatiques est bercée de musique, entre les notes de guitare et de cornemuse jouées par Ben et les scènes –très belles- de communion familiale où les voix se mêlent. Chacun des jeunes prodiges apporte sa touche à travers un instrument différent. Captain Fantastic déploie un univers visuel foisonnant, tout en détails révélateurs de la personnalité de chacun, qui se cristallise dans certaines scènes d'une beauté empreinte de poésie.

Le film a un ancrage philosophique indéniable (les enfants sont même désignés par leur mère comme des « philosophes rois » héritiers de la République platonicienne), sans jamais être donneur de leçons, ni céder à la facilité. Tout est nuancé, et oscille entre légèreté et gravité alors que l'idéal créé par Ben et sa femme se confronte au cadre sociétal normé incarné par les grands-parents maternels, et révèle ses failles dans le désir d'émancipation des enfants. Matt Ross explore avec subtilité et humour les questions inhérentes à l'éducation : faut-il tout dire à ses enfants ou les abriter de certaines vérités douloureuses ? Comment les protéger et les armer au mieux face au monde souvent hostile qui les attend ?

Matt Ross n'assène pas de message à travers son film qui n'impose pas de conclusion tranchée mais se pose plutôt comme une question ouverte livrée à l'interprétation du spectateur. Au fond, personne ne sait vraiment comment ni quoi faire face à la vie : chacun fait du mieux qu'il peut et compose avec ses idéaux, qu'ils soient dans la norme ou en marge. Un film électrisant et résolument optimiste qui résonne au cœur de chacun, comme en témoignent l'enthousiasme et les applaudissements dans la salle au générique de fin.

COLOMBIE : LA PAIX, ENFIN ?

Julie Vrignaud

Si le Brexit attire tous les regards en Europe, c'est un autre référendum qui polarise l'attention de la Colombie. Les Colombiens devront d'ici peu décider si oui ou non, l'accord de paix signé avec le réseau terroriste du pays, les FARC, devra être ratifié par la président colombien, Juan Manuel Santos. Alors, une issue évidente ? Pour le moment, la prudence recommanderait plutôt de garder le champagne au frais.

L'acronyme des FARC rappelle peut-être à certains quelques vagues images des retrouvailles d'Ingrid Bettencourt avec sa famille. Enlevée par ces rebelles marxistes et libérée au terme de sept années de détention, cette française fait partie des cinquante-neuf otages politiques et huit cents otages civils, un jour aux mains du réseau terroriste. C'est de cette manière que les FARC - Forces Armées Révolutionnaires de Colombie – menaient un bras de fer avec le gouvernement en Colombie, depuis plus d'un demi-siècle.

Le mouvement prend ses racines dans la guerre civile entre libéraux et conservateurs, qui déchire le pays de 1948 à 1953. La phase de dictature qui succède au conflit, acceptée par les uns pour mettre fin aux massacres, est refusée par les autres, qui se constituent alors en milices d'autodéfenses paysannes en 1964. Les FARC sont nées.

Depuis le début du XIXème siècle, quand la plupart des États d'Amérique du Sud se targuent d'avoir éradiqué les formations terroristes sévissant chez eux, longtemps la Colombie a fait figure de brebis galeuse. Mais en 2012, l'espoir a refait surface avec la mise en place de négociations entre les deux parties à la Havane. Quatre ans plus tard, le 23 juin 2016, le cessez-le-feu devient définitif et depuis, les discussions tournaient autour des modalités pratiques d'une normalisation des relations entre l'État et les ex-combattants. Après tant de discussions, pourparlers et autres tergiversations, un accord définitif a finalement été conclu ce 24 août 2016 entre le président Juan Manuel Santos et les guérilleros Colombiens.

Le oui au référendum ? Incertain

Ce terrain d'entente miraculeux ne saurait pour autant signifier « la Paix », titrées aux unes du monde entier… Un référendum sera l'ultime mise à l'épreuve. Le 2 octobre 2016, les Colombiens devront voter pour approuver ou refuser l'accord et ses termes. Et si les 260 000 morts au moins, 45 000 disparus et 6,6 millions de déplacés à cause du conflit font apparaitre le oui comme l'issue évidente du scrutin, la réalité paraît plus nuancée. Les sondages annoncent ainsi régulièrement une hausse des intentions de vote pour le «non» tandis que le «oui» suivrait la tendance inverse. Bien que les résultats varient certes notablement, sondages après sondage, c'est en tout cas une partie importante de la population qui désapprouve certains points de l'accord. La transformation du réseau terroriste en parti politique pleinement intégré est, par exemple, une pilule difficile à avaler, pas moins d'ailleurs que l'impunité judiciaire, prévue en cas d'aveux de participation à la guérilla et considérée comme une profonde injustice.

Le risque d'une paix mafieuse semble également faire hésiter les votants : Frédéric Massé, directeur de recherches à l'Université Externados de Bogota, estimait pour RFI qu'un accord de paix pourrait jouer comme une sorte de « pacte de silence ». Différents acteurs, continueraient d'agir et de contrôler certaines zones isolées grâce aux activités illégales, profitant d'autant plus de la normalisation des relations avec le gouvernement.

Les réseaux sociaux quant à eux facilite la circulation en Colombie d'un grand nombre d'informations erronées, la plupart contre l'accord : les auteurs de montages photos et informations mensongères sur Facebook et Twitter s'en donnent à cœur joie, avec une violence non dissimulée.

Le président négociateur ? Loin d'être célébré

La tache incombe au président Juan Manuel Santos de rallier son peuple à sa cause. Mais inspirer la confiance n'est pas chose facile pour le chef de

l'État : les écriteaux dans les rues ne célèbrent pas un messie mais dénoncent plutôt un Judas. « Non à l'immunité » et « Santos Traitre, démission » sont quelques uns des cris de ralliement en vogue durant les multiples manifestations. À ces slogans courroucés succèdent également les insinuations selon lesquelles le Président Colombien ne serait motivé que par la perspective d'un prix Nobel.

Car il faut ajouter à ce ciel dépourvu de tout nuage que Juan Manuel Santos doit affronter les critiques portant sur la situation économique du pays, qui semble en berne. Un bâton de plus dans ses roues : dans un pays comme la Colombie, à la culture du référendum inexistante, le risque est grand de voir émerger un vote sanction et non pas une réponse à la question initiale concernant la ratification de l'accord avec les FARC, signale Frédéric Massé.

Mais gardons espoir de voir la paix revenir, les Colombiens l'attendent malgré tout avec impatience depuis 52 ans.

GEORGES SALINES

UN ABÉCÉDAIRE EN HOMMAGE À SA FILLE LOLA

Comme beaucoup d'autres, le médecin Georges Salines a écrit après les attentats qui ont touché la France le 13 novembre 2015. L'une des raisons qui l'a poussé à écrire L'indicible de A à Z, publié chez les éditions du Seuil, est le décès de sa fille. Lola, 29 ans, est tombée sous les balles lors de l'attentat au Bataclan. L'homme engagé, président de l'association 13 Novembre : fraternité et vérité, se libère des maux à travers un magnifique livre hommage à sa fille.

Cécile Truy

L'indicible de A à Z est un témoignage sous forme d'abécédaire, une structure originale qui offre une certaine légèreté au récit. Dans celui-ci, nous pourrions penser que Georges Salines commencerait par le mot « Aimer » ou « Amour » mais c'est un autre, extrêmement bien choisi, « Absurde » :

« Absurde

Lola aurait eu 29 ans le 6 décembre 2015. Elle a été assassinée par les terroristes, le vendredi 13 novembre, alors qu'elle assistait au concert du groupe de rock californien Eagles of Death Metal au Bataclan, dans le XIe arrondissement de Paris. Quatre-vingt-neuf autres spectateurs de ce concert ont été tués au même endroit et en tout cent trente personnes ont perdu la vie dans les attaques qui sont survenues à Paris et à Saint-Denis ce soir-là. Près de cinq cents ont été blessées. Plus de mille ont été traumatisées. Comment quelqu'un a-t-il pu penser que ce massacre pourrait faire avancer sa cause ? Comment des jeunes gens de l'âge de ma fille ont-ils pu la tuer, et en tuer tant d'autres en riant et en plaisantant (comme me l'ont rapporté des témoins directs), sachant qu'eux-mêmes allaient mourir mais en imaginant sans doute que cet acte les conduirait au paradis ? Ma fille est morte pour rien, pour une illusion, pour une folie. C'est absurde. »

S'il est souvent difficile de mettre des mots sur les attaques terroristes, Georges Salines a trouvé le mot juste, aucun autre n'aurait pu si bien définir ces tragédies. Pour la lettre A, nous pouvons bien évidemment retrouver les mots « Aimer », « Amis », « Amour », des mots que nous attendons souvent dans les témoignages. Nous pouvons lire un petit paragraphe au sujet d' « Allah ». Puis, au sujet d' « Association(s) », dont Life for Paris et 13 Novembre : fraternité et vérité ont été créées pour les victimes des attentats.

Exit le pathos, lourd et disgracieux, que nous pouvons parfois retrouver dans certains livres. Dans celui-ci, la dignité et l'élégance sont les mots d'ordres - ce qui en fait un témoignage tendre et chaleureux.

Au fil des pages, nous avons les larmes aux yeux et le cœur serré, mais aussi et surtout, nous sourions. Malgré la tristesse du sujet, l'humour et la gaité sont présents. C'est avec « Balle-dans-le-cul » que nous commençons à sourire. Cette expression venant de Julie, une amie de Lola, est le titre d'un petit paragraphe qui rassemble plusieurs de ses tweets. Des phrases poignantes mais dites avec un astucieux et malicieux franc-parlé qui fait sourire.

233 pages dans lesquelles se suivent les mots, entre autres : « Beauté », «Cérémonie », «Courage», « Dignité », « Expliquer», « Fatigue », « Femme», « Héros », « Ironie », « Libido», «Matin », « Nourriture», « Piscine», « Questionnaire », « Retex », « Sourire », « Tempête », « Unique», « Ventre », « Vérité »… Et pour finir « Zoo ». L'utilisation de certains mots, tel que « Deuil», semble évidente pour un livre-hommage, tandis que d'autres, tel que « Poulpe », nous surprennent. L'assemblage de tout ce lexique forme un magnifique témoignage et hommage, nous montrant une famille et des amis unis, et nous



AFP

Littérature

dévoile le portrait d'une jeune femme heureuse et solaire qui ne manquait jamais d'humour. C'est ce que nous retenons en fermant le livre mais bien d'autres lignes sont importantes. En effet, l'auteur nous explique le calvaire de l'attente, les numéros d'appel d'urgence toujours occupés, l'angoisse terrible, la recherche horriblement longue…

L'indicible de A à Z est un livre à multiples facettes : le témoignage, l'hommage mais aussi la reconstruction. C'est à travers la plume que le père de Lola tente d'évacuer la souffrance et il nous y explique l'acte d'écriture :

« Écrire

Écrire n'est pas facile, mais c'est quand même moins difficile que de parler de ce qui me reste largement inintelligible : quand on écrit, on est seul, on réfléchit, on prend son temps pour trouver le mot juste, on essaie de tourner des phrases bien balancées. Écrire a eu pour moi avant tout un objectif pratique : ne pas oublier. J'ai ainsi d'abord noté des mots au fil des jours. Ils ont formé un petit tas informe qui grossissait peu à peu. Une sorte de thésaurus s'est ainsi constitué, avec beaucoup de noms communs, quelques noms propres aussi, quelques adjectifs, quelques acronymes, un ou deux chiffres. Après plusieurs semaines, j'y suis retourné, furtivement, de temps à autre, dans les interstices et les temps morts d'une vie qui n'en comptait pas beaucoup. Le matin surtout, parfois le soir, le week-end, à la pause déjeuner, lorsque l'occasion et l'envie s'en présentaient, j'ai ressorti un mot, je l'ai épousseté, je l'ai examiné, j'en ai déplié le sens, pour voir ce qu'il cachait. Souvent, plutôt que de puiser dans ma réserve, je me suis consacré à un nouveau mot, auquel j'avais pensé dans la journée en pédalant sur mon vélo ou en faisant mon jogging ou bien en me réveillant au milieu de la nuit. »

Georges Salines écrit sur et pour sa fille, pour lui et ses proches, mais aussi pour ses lecteurs :

« Lecteur

J'écris pour moi, pour ne pas oublier, pour ne pas laisser filer les idées, pour mettre un peu d'ordre dans la pensée. Mais j'écris aussi pour les autres. Ceux qui ont vécu des épreuves similaires, qui se reconnaîtront peut-être en partie. Ceux qui n'ont rien vécu de tel et qui veulent savoir et comprendre. Ceux qui ont connu Lola, que je voudrais ramener à eux, au détour d'un mot. Ceux qui ne l'ont pas connue, auxquels je voudrais transmettre un peu de ce qu'elle a pu être. J'écris pour toi, enfant qui jamais ne connaîtra ta tante Lola. »

La force de Georges Salines dans L'indicible de A à Z est de mettre en avant l'amour et la beauté des souvenirs, ainsi que la beauté de l'instant présent malgré le malheur. Son abécédaire est parfois poignant, parfois amusant, mais dans tous les cas, il reste lumineux. Ce livre est une ode à la vie, un sublime hommage à sa fille mais aussi une lettre d'amour pour ses proches, sans oublier un message d'espoir et de paix.

LA FULGURANTE ASCENSION DU PHÉNOMÈNE JOËL DICKER

Clément Delalande

Jeune écrivain suisse au talent indéniable, Joël Dicker s'est révélé grâce au polar passionnant «La Vérité sur l'affaire Harry Quebert». Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le succès fut au rendez-vous ! Plus d'un million d'exemplaires vendus, deux Prix prestigieux (Goncourt des Lycéens, Prix du roman de l'Académie Française), bref un plébiscite mérité pour un livre passionnant de bout en bout, et dont la trame narrative ne cesse, page après page, de surprendre le lecteur. Avec Le Livre des Baltimore, Joël Dicker s'éloigne du polar pour laisser place à une narration beaucoup plus psychologique, s'intéressant d'avantage à la thématique du drame familial. Concentré sur le même personnage, à savoir l'écrivain sans inspiration Marcus Goldman, Le Livre des Baltimore semble malgré tout être un coup de frein au succès monumental de son auteur. Retour sur le phénomène Joël Dicker.

Un début de carrière mouvementé

À 31 ans, rien ne prédestinait Joël Dicker à un tel succès dans les librairies. Diplômé de droit, le futur écrivain intègre le Parlement Suisse en tant qu'attaché parlementaire. Un début de carrière prometteur semble s'ouvrir à lui. Pourtant, c'est bel et bien l'écriture qui semble peu à peu s'emparer de sa vie. Lui, le grand admirateur de Philip Roth et de Nabokov ne peut s'éloigner de sa passion première : l'écriture. Après avoir longuement travaillé sur son premier manuscrit, Joël Dicker présente sa première œuvre aux maisons d'éditions : un roman intitulé Les derniers jours de nos pères. Et c'est une terrible désillusion pour le jeune écrivain puisque aucune maison d'édition n'accepte de publier le roman. Découragé, le jeune homme décide tout de même de présenter son manuscrit au Prix des écrivains genevois 2010… et énorme surprise : il décroche le premier prix ! Comble de bonheur pour Dicker, il est contacté par l'un des piliers de l'édition suisse, Vladimir Dimtrjevic, aujourd'hui décédé. Persuadé que le manuscrit fera un carton dans les librairies françaises, l'éditeur suisse soumet le roman à Bernard de Fallois. Ce dernier décide alors de donner raison au travail de Dicker en acceptant de publier le livre, qui sort donc en septembre 2012. Si Les derniers jours de nos pères n'a pas le succès escompté, De Fallois encourage Dicker à écrire de nouveau, persuadé que son deuxième roman sera nettement meilleur.

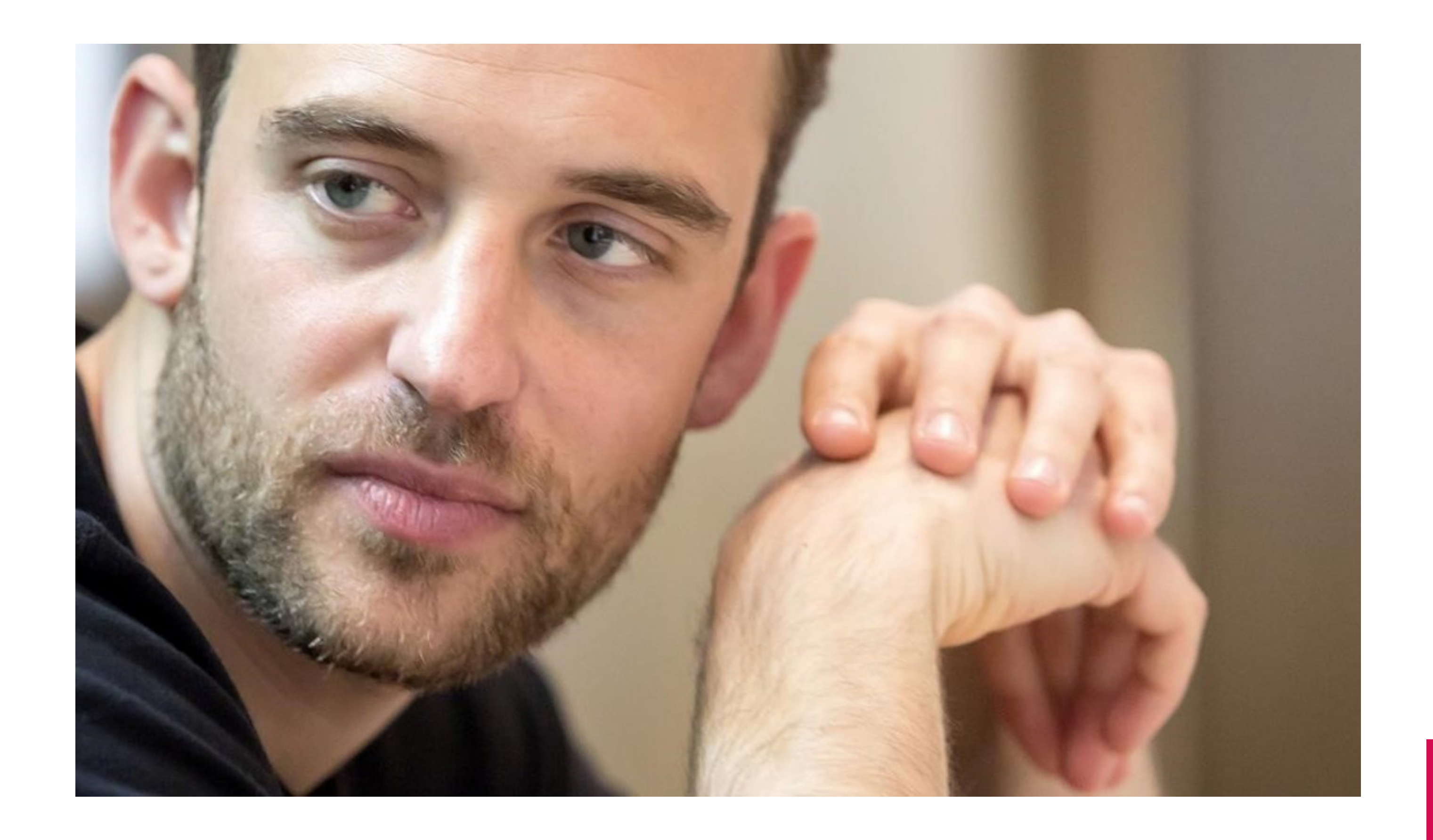
Un succès fulgurant

En 2012, Joël Dicker publie La Vérité sur l'affaire Harry Quebert aux éditions De Fallois. L'objectif de Dicker est de restituer une histoire beaucoup plus contemporaine et beaucoup plus actuelle que son roman précédant. Ainsi, l'auteur décide de s'imprégner de ces différentes expériences en Amérique du Nord pour recréer une ambiance à l'américaine, aussi bien dans l'action que dans le style. Le succès est cette fois-ci colossal. Un million et demi d'exemplaires vendus, des critiques dithyrambiques… le roman est même traduit dans près de quarante pays ! L'histoire se passe aux États-Unis, au sortir de la réélection d'Obama en 2012. Marcus Goldman, un écrivain en perte d'imagination après un premier roman à succès, décide de se lancer dans une enquête pour disculper son mentor et ami Harry Quebert, alors accusé de meurtre. Dans ce roman se

dégage toute la subtilité de Dicker, celui-ci maîtrisant en effet à la perfection l'art du rebondissement. Le livre est plus qu'une intrigue policière, c'est une réflexion sur l'écriture. Chaque scène se réécrit au fur et à mesure selon des points de vue différents, en fonction de l'avancée de l'enquête. C'est toute la subjectivité du regard qui est mise en lumière à travers l'enquête, et ce grâce au talent de Joël Dicker. Le spectre de Philip Roth hante tout de même le roman et l'on sent bien évidemment que l'auteur s'en est grandement inspiré pour rédiger son œuvre. Grâce à une écriture quasi-cinématographique, le roman nous tient en haleine tout au long des sept cents pages, et n'est pas sans nous rappeler quelques films comme le très bon The Words avec Bradley Cooper.

Un troisième roman en perte de vitesse

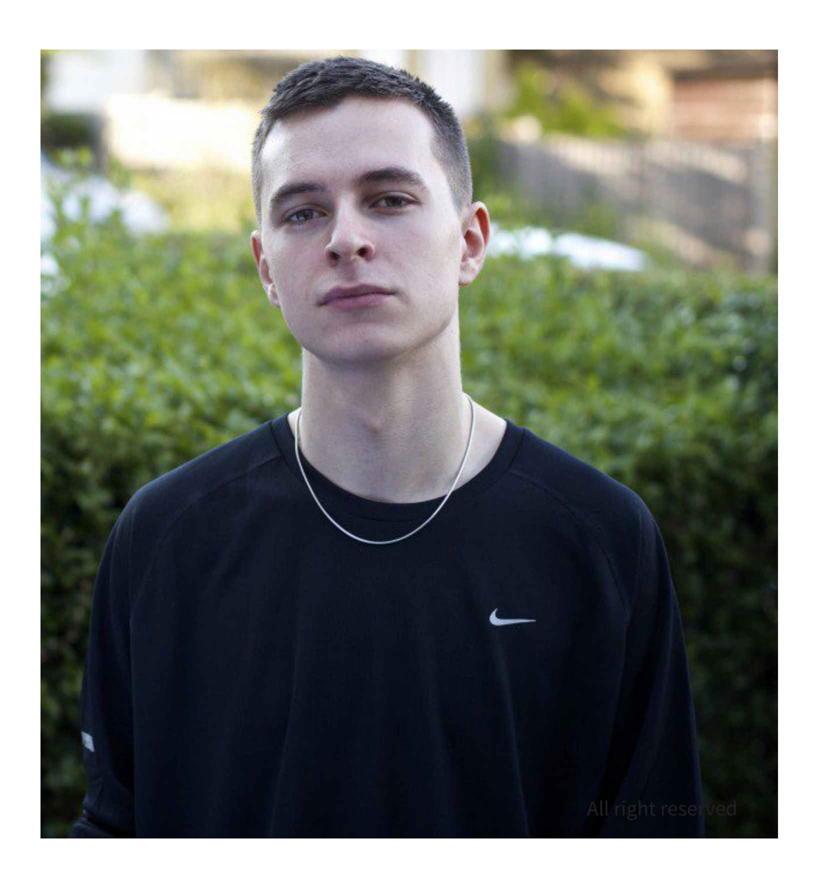
Mais comment rebondir après un succès aussi phénoménal ? La question s'est bien évidemment posée à l'auteur suisse. Trois ans après son deuxième roman, Joël Dicker décide de se lancer dans la suite des péripéties de Marcus Goldman en l'envoyant cette fois-ci sur les traces de sa famille jusqu'ici totalement méconnue. Le Livre des Baltimore est orienté vers la thématique du destin qui nous poursuit, il met ainsi en évidence un rapport inéluctable entre le Destin et le Drame. Dans ce « deuxième tome », Dicker s'éloigne du côté polar « pur » pour se concentrer sur une écriture beaucoup plus psychologique, beaucoup plus travaillée qu'une histoire policière somme toute assez banale.
Si son talent pour scotcher le lecteur est toujours de mise dans ce troisième roman, il est tout de même assez décevant de constater que Dicker semble être tombé dans la facilité. Au lieu de surprendre le lecteur, l'écrivain s'est contenté de suivre les mêmes procédés qui l'ont mené au succès comme, par exemple, l'enchaînement des aphorismes et la constante dramatisation. Sauf qu'à force de trop dramatiser, on finit par perdre le lecteur. Si le talent de Joël Dicker est indéniable, son quatrième roman est attendu comme le juge de paix d'une carrière jugée précoce.



Joel Saget

Musique

HER RECORDS VOLUME 4, TAILLÉ POUR LES CLUBS



Septembre. C'est la rentrée pour tout le monde, y compris pour les clubs parisiens qui d'ores et déjà nous annoncent des programmations et des soirées plus qu'excitantes pour rythmer nos nuits comme jamais. C'est avec nos plus vieilles sneakers imbibées d'alcool qu'on s'apprête par exemple à aller voir Celestial Trax et le français Nunu à la Java le 17 septembre ou encore le presque déjà légendaire Scratcha DVA et l'investigatrice des Bonus Stage, Betty le 29 septembre au Batofar. Her Records volume 4 semble être la compilation plus qu'indispensable pour nous prodiguer toute l'énergie nécessaire.

François Leclinche

Le jeune label fondé par Sudanim et MM ne cesse de bousculer les genres en alliant sonorités grime, UK Bass ou encore le Jersey Club afin de proposer une musique dite club, plus que percutante et énervée. On retrouve sur cette toute nouvelle compilation le crew au grand complet : MM, Sudanim, Fraxinus, CYPHR, Kid Antoine et le tout dernier membre NKC qui en mai dernier sortait son premier EP plus qu'explosif sur Her Records. Le label se fait même le privilège d'inviter Dinamarca du collectif suédois Staycore et Soda Plains pour deux morceaux.

Le premier morceau de Fraxinus, planant, sombre et tout en longueur donne la sensation d'un avertissement ; Her Records va une nouvelle fois ne pas y aller avec le dos de la cuillère. Kid Antoine annonce en effet la couleur sur Dungeon, un morceau rodé et calibré parfaitement dans la lignée de son dernier EP en date, BodyPaint. C'est ensuite accompagné de son acolyte CYPHR que les deux compères livrent un morceau aux sonorités futuristes et mélodieuses, qui évoque à merveille une ambiance très Final Fantasy.

Les sirènes retentissent et c'est au tour du prodigieux MM de faire des siennes, mêlant vocaux, sonneries, signaux et un beat très énervé comme il sait si bien faire. WW5 est un morceau pour exciter la foule et fera sans aucun doute un véritable tabac lorsqu'il sera joué en club. Dans un autre genre, Dinamarca fait

appel à des influences dancehall lointaines mêlant de nombreuses sonorités électroniques complexes pour Mobileboy qui contient comme son nom l'indique des sonneries de téléphone pour un rendu puissant et inattendu. NKC ne ralentit en rien le rythme de la compilation ; avec No Drama, on reconnait son style efficace et physique.

S'ensuit un beat saccadé, violent et totalement déconstruit pour Destroyment par Soda Plains. Le morceau manque malheureusement de vivacité et ne trouve pas sa place dans la ligne de la compilation. Mais Sudanim rehausse par la suite le niveau avec Strafin, un formidable morceau complexe et harmonieux. On imagine très bien Sudanim le jouer avec facilité lors de ses sets effrénés. CYPHR revient à la charge avec Wetware, doux, séduisant et avec des percussions si délicates qu'on en a presque la larme à l'œil. Pour clore en beauté, Fraxinus et MM balancent deux véritables bombes : Stones Drums et QBT16 font l'effet d'une véritable cerise sur le gâteau, à la fois mélodieux, intensif, énergique, et dansant.

On reconnait ensuite le remix de Sudanim du désormais monstrueux 9th Ritual de MM, déjà entendu dans l'Overdrive Infinity de ce dernier, que Her Records a posté sur la toilé quelques semaines avant la sortie de la quatrième compilation. Tout comme cette nouvelle version de Bodypaint de Kid Antoine, d'une beauté rare.

Her Records nous offre une compilation plus que variée et clairement calibrée pour retourner un club en moins de temps qu'il ne faut pour y penser.

EXPO DU MOIS
PROMENADE DANS UNE AMÉRIQUE FANTASMÉE DES ANNÉES 1930

Jeudi 24 octobre, une noirceur sans précédent s'abat sur les États-Unis. Wall Street vit une crise boursière aux conséquences dévastatrices sur le reste du pays, mais aussi sur le reste du monde. Cette année 1929 est désormais inscrite dans les livres d'histoire. Les photos de cette période nous habitent, telle cette mère migrante saisie sur le vif par Dorothea Lange en 1936. On parle de «Grande Dépression», tant au niveau financier qu'au niveau moral, puisque la désillusion est de mise. Qu'en est-il de l'american dream ? Que reste-t-il sur les os de ce pays objet de tant de fantasmes ?

Louison Larbodie

Neuf décennies plus tard, les États-Unis continuent pourtant de nous interpeller. L'art créé dans l'entre-deux guerre a été digéré, les studios hollywoodiens n'ont pas manqué de s'emparer du sujet pour produire des films par dizaines : des Raisins de la colère, roman écrit par John Steinbeck et adapté par John Ford, au O'Brother des Coen.

Ainsi, de manière plus ou moins consciente, nous avons été nourris de tout un imaginaire entourant cette ère qui nous est pourtant étrangère. Et c'est pour cette raison que l'exposition proposée par l'Art Institute de Chicago saisit. En effet, quoi de mieux qu'un centre industriel, fleuron de la «Manufacturing Belt», et première bourse agricole mondiale, pour observer l'Amérique déclinante des années 1930 ?

La ville

En quelques pièces nous voyageons dans le quotidien en demi-teinte de cette Amérique en lendemain de cuite. L'immersion est immédiate. Entre la musique et l'agencement de l'exposition, on se laisse prendre au jeu de piste de cet épisode fantasmé et matérialisé. Quelles idées préconçues possède-t-on déjà sur ce pan d'histoire ? Qu'apprend-on ?

Des personnages pas très jouasses, des lieux déserts et une luminosité empreinte de mélancolie se côtoient pour représenter des villes loin de l'agitation attendue. L'ivresse et le divertissement c'est pour après. Pour l'instant, c'est la méga(lo)pole comme on ne l'a jamais vue. Edward Hopper peint un New York inhabité, bien loin de celui visité quelques jours auparavant, quand Stuart Davis l'accapare et le compare. New York/Paris, passionne et interroge sur les différences de ce Nouveau et de cet Ancien Monde. L'œuvre rappelle que bien avant la «Beat Generation» les guerres ont fait traverser l'océan et que certains, comme Hemingway, en sont revenus les poches emplies de récits devenus classiques.

Plus que la ville, l'américain fascine. Il a beau être multiple, dans l'imaginaire commun c'est le WASP qui domine. Et c'est Grant Wood qui en a brossé le portrait le plus iconique, tant son American Gothic a été réutilisé par la pop culture, comme dans Desperate Housewives ou dans le Rocky Horror Picture Show. Il nous laisse un souvenir amer et austère d'un pays qui n'a plus l'air de rigoler à cause de toutes ses galères.

Et pourtant, plus que le WASP, à l'heure de l'industrialisation, c'est



Edward Hopper

l'ouvrier qui symbolise l'entrée dans la modernité. C'est aussi lui qui incarne l'espoir d'une nation qui voit dans les grands travaux et l'organisation scientifique du travail, un moyen de relancer son économie. C'est lui encore qui est au centre des réflexions d'un Frederick Winslow Taylor ou d'un Henry Ford qui cherchent à améliorer leur productivité.

Rien d'étonnant alors à ce qu'Alice Neel ou Joe Jones fassent des travailleurs l'objet central de leurs œuvres. Si l'une, membre avérée du parti communiste, fait de son art une plateforme politique, l'autre dépeint tout aussi bien la dureté de leurs conditions de travail.

Charles Sheeler préfère pourtant se focaliser sur les usines et les machines. En omettant l'humain, c'est comme s'il avouait qu'en tant que rouage de l'industrie celui-ci se fondait dans ses outils. L'aliénation, une notion de plus s'ajoutant à la déprime de ces Temps modernes dûment mis en scène par Chaplin.

Le paradoxe de la tradition et du divertissement

L'art est aussi une échappatoire, laissant entrevoir les paradoxes d'une nation en pleine reconstruction. À l'exception du côté satyrique des Daughters of Revolution de Grant Wood, l'art est utilisé pour redorer le blason de la nation en embellissant l'histoire récente, et en glorifiant les traditions héritées comme le fait Doris Lee avec Thanksgiving. Le salut du pays passerait-il par des chimères ?

Bien que totalement opposées par leur sujet, les œuvres de la pièce voisine appuient cette idée. Après les traditions, le faste de la déchéance. Que ce soit chez Paul Cadmus ou Philip Evergood, ce sont les années folles qui s'offrent à nous. Celles de l'ivresse comme moyen de tromper le désespoir. Celles du cinéma parlant et du divertissement, celles du Twenty cent movie de Reginald Marsh. Et pourtant, à bien y regarder, si le conservatisme se targue de sa grandeur, la frénésie de la nuit américaine est hantée par le spectre de l'ennui et de la dépression. Comme pour contrebalancer, Hopper n'est jamais loin pour nous révéler la tristesse qui réside encore, et ce par le biais de personnages alanguis (New York Movies et Gas) ou d'un paysage à la beauté désolée (Gas).

Sans révélation aucune, l'exposition a le mérite de relier des réalités souvent dissociées. La multiplicité des États-Unis est soulignée et nous rappelle que malgré le cycle historique, tel un phœnix, le pays finit toujours par renaître de ses cendres et par mettre à profit ses déboires passés.

America after the fall, jusqu'au 18 septembre 2016 à l'Art Institute de Chicago.

LE HAÏKU, UNE TENDANCE POÉTIQUE !

Nouvelle tendance poétique depuis ces dernières années: le haïku. Amoureux de la poésie, vous devez sûrement adorer ce petit poème d'origine japonaise. Dans ce cas, laissez-vous plonger dans l'univers de Fred Ziegler avec son livre Un court instant Être roi. Si vous n'êtes pas sensible à la poésie, peut-être que l'émotion que transmet ce tercet vous fera vibrer. Court, simple mais puissant, le haïku est le poème sensationnel qui exprime tellement en si peu...

Cécile Truy

Pour un bref rappel, le haïku est un petit poème japonais très codifié, dont la structure traditionnelle possède dix-sept sons – appelés aussi mores - sur trois phrases, divisées en cinq sons, sept sons, cinq sons. En français, ces dix-sept mores sont les syllabes qui se déroulent sur trois vers. Ce tercet ne possède pas forcément de rimes. Cependant, il possède un thème bien précis: la nature, les saisons, un instant, une émotion. Il a pour impératif d'exprimer une ou plusieurs images. Dans le poème, les images peuvent entièrement se compléter ou deux images peuvent s'opposer et par la troisième image se compléter ou se comparer. Les images ont pour but de se répondre les unes aux autres pour créer un effet, une chute.

Le haïku a rencontré un franc succès ces dernières années. Et sa côte de popularité ne cesse d'augmenter. Cependant, les auteurs ont tendance à bousculer les contraintes pour aller vers un haïku «libre». C'est ainsi que le haïku contemporain s'est forgé sa place, avec une liberté parfois déroutante pour les adeptes du haïku traditionnel, mais qui n'en est pas plus déplaisante puisqu'elle offre une plus large place à de nouveaux thèmes. Avec Fred Ziegler et son ouvrage Un court instant Être roi, publié le 18 octobre 2016 par les éditions Envolume, il y en a pour tous les goûts !

La quatrième de couverture nous met déjà l'eau à la bouche: « Un court instant Être roi… et comme tel, dominer ce réel que nous saisissons mal. Tour à tous lyriques, parodiques ou réalistes, naissant d'un détail pour tendre vers l'universel et/ou opérant le lien entre rêve et réalité, ces 440 haïkus libres d'entraves s'offrent en chemins à qui veut explorer l'âme humaine et ses décors. Sherpa tranquille, Fred Ziegler nous guide… »

Tel un maître philosophique, Fred Ziegler, à travers son recueil, nous guide vers une sagesse: profiter de l'instant. Comme nous l'annonce l'épigraphe: « Sois heureux un instant, cet instant c'est la vie » d'Omar Khayyam, ce recueil d'haïkus est une ode à l'instant présent, une ode à la vie.

Un format 15x15 inattendu, mais qui fait son originalité et son élégance. Une pagination claire et sobre, puisque les haïkus sont par deux sur une page. La grande marge qui entoure les haïkus centrés offre une belle apparence aux pages.

Un court instant Être roi, est un recueil pour tous les goûts ! En effet, une multitude de thématiques s'offre à vous: faune, flore, vice, addiction, plaisir, sexualité, mort, vie, transports en communs, Paris… dont ceux du quotidien, mais aussi énormément de références littéraires, artistiques et mythologiques ou encore des références contemporaines. Chaque tercet porte son sujet et sa puissance. Avec les nombreux thèmes abordés, vous trouverez forcément un haïku qui vous fera sourire, rire, réfléchir ; une image qui vous fera vibrer, un haïku qui vous touchera d'une manière ou d'une autre.

Le temps d'un souffle, Fred Ziegler nous laisse découvrir sa plume, fraîche et légère, tantôt parodique, tantôt lyrique. Grâce à un style subtil et une syntaxe simple et envoûtante qui laisse entrevoir une grande sensibilité, l'ambiance est toujours scintillante. Même lorsque les haïkus traitent du thème de la mort. Sa vision du monde est poétique et nous pousse à voir l'instant différemment dès les premières pages. L'instant à un goût paradisiaque dans chaque haïku !

Avec une couverture rouge passion pour son premier recueil de haïkus libres, Fred Ziegler réussit avec brio à suspendre le temps pour nous faire contempler son instant de roi. Un livre qu'il ne faut pas lire d'une traite mais petit à petit, comme un plaisir littéraire de chaque jour pour mieux en savourer les images et les émotions.

AU REVOIR SONIA

Elle vivait sa vie à des années-lumière des diktats et autres conventions sociales qu'on a bien pu lui imposer, et marquait ses créations de sa philosophie libératrice sans faille. Sonia Rykiel nous a quittés le 25 août, mais bien loin de disparaître, elle devient au contraire éternelle.

Agathe Hugel

Quand, en mai 1968, les étudiants et les intellectuels entraient en conflit avec la société, Sonia Rykiel protestait également, à sa propre manière. Créative, libératrice, indépendante, Sonia était tout à la fois. Elle ne voulait pas faire de la mode, elle l'a tout simplement révolutionnée.

Sonia Rykiel s'est éteinte le 25 août à l'âge de 86 ans, des suites de la maladie de Parkinson. Elle aura laissé derrière elle un empire considérable, en partie repris par sa fille Nathalie, et une philosophie qui a marqué des milliers de femmes. Pas question de se conformer à la mode de l'époque, cette dictature qui enfermait le corps sans le laisser vivre. Tout dans sa personne rejetait le système, jusqu'à sa chevelure rouge flamboyante inoubliable.

À Vogue, elle disait en 2003 : « Ma mode est une philosophie de la vie, j'appelle ça la démode. C'est oser les coutures à l'envers, ne pas avoir d'impératif, faire enlever aux femmes leur soutien-gorge ». Elle habillait ses mannequins de pulls rayés, de maille aux slogans tapageurs et aux couleurs flashy. Elle voulait que ses défilés soient vivants, rieurs, vibrants, exaltés. Elle rendait les femmes heureuses parce qu'elle comprenait chacune d'entre elles, et finalement cette libération a été pour elle l'histoire d'une vie.

Finalement, Sonia Rykiel était l'alchimie parfaite entre la philosophie de Coco Chanel, et les cheveux et la créativité de Grace Coddington. Car si Coco a coupé ses cheveux, et a permis aux femmes de porter des pantalons, des canotiers et du jersey, Sonia elle, a libéré des soutien-gorge, et a fait de ses créations une affaire presque politique, et entièrement féministe.

Alors certes, nous avons perdu Sonia, mais nous avons gagné une nouvelle figure moderne de la libération des femmes, une révolutionnaire presque historique ainsi qu'une nouvelle étoile au panthéon des créateurs qui ont changé l'histoire.

RENCONTRE AVEC ALEX BEAUPAIN

Propos recueillis par A. Demière et B. Thevelein

Il sortait un nouvel album en mars dernier, travaillait une nouvelle fois avec le cinéaste Christophe Honoré sur le film *Les Malheurs de Sophie*. Son morceau *Au Départ* fut l'hymne de campagne de François Hollande en 2012... Nous avons voulu en savoir plus sur la façon de travailler de l'auteur-compositeur-interprète qu'est Alex Beaupain. Rencontre.

Votre cinquième et dernier album se nomme Loin, pourquoi avoir choisi ce nom ?

Traditionnellement pour mes albums je choisis toujours le titre d'une des chansons de l'album. Il y a deux écoles, il y a ceux qui mettent leurs noms et puis c'est tout, il y a ceux qui font un truc un peu conceptuel en se disant « tiens, ça va être marrant de faire une phrase qui n'a rien à voir ». Moi je choisis un titre de chanson et j'essaie de choisir un titre qui résume un peu ce que j'ai essayé de raconter dans l'album. En l'occurrence l'album là il est un peu rétrospectif, mélancolique diront certains. C'est un album avec des chansons bilans. Cette chanson Loin raconte que je suis loin de pleins de gens que j'aimais et qui ne sont plus là, de pleins de garçons que j'étais, que je ne suis plus mais qui me constituent aujourd'hui. Voilà, je trouvais ça marrant d'utiliser le terme loin qu'on emploie souvent pour parler de distance mais pour parler du temps. Après je trouve que le mot est court et très joli. J'ai eu des titres d'albums assez longs (Après moi le déluge, Pourquoi battait mon cœur) Je trouvais qu'il y avait quelque chose d'efficace et de très français dans Loin. Je trouvais ça poétique, tout simplement.

Vous utilisez l'adjectif « mélancolique » pour parler de votre album, ce n'est pas du tout ce que l'on a ressenti à l'écoute, on l'a même trouvé plus joyeux que les autres.

Ça doit être la musique qui fait cet effet. C'était un peu voulu aussi. Si j'ai voulu produire l'album mais ne pas écrire toutes les musiques, c'est parce que j'avais écrit beaucoup de musique cette année (musique de film, un livre disque). J'étais un peu rincé au niveau de mon inspiration musicale. Et c'est plus compliqué pour moi de me renouveler sur l'inspiration musicale. Les textes, ça vient plus facilement. Je suis allé chercher d'autres gens et je leur ai demandé, à la fois à eux et aux arrangeurs que j'ai choisi, d'aller vers une direction un peu « up-tempo » (ndlr : Terme employé dans le jazz indiquant un tempo au-delà de 180 bpm). Je voulais jouer sur ce contraste entre des textes mélancoliques et une musique plus sautillante, quelque chose qui soit dans une énergie différente de ce que je pouvais faire avant. C'est ce qu'on dit de la pop souvent. La pop, c'est peut-être ça : des textes qui semblent rien au début, des musiques sur lesquels on a envie de danser. Puis en fait quand on écoute vraiment les chansons, on se rend compte que c'est triste ce que raconte les Beatles, Etienne Daho...

Vous avez travaillé avec Vincent Delerm, Julien Clerc et d'autres, comment ça se passe de travailler avec quelqu'un d'autre ?

C'est des rencontres. Je ne travaille qu'avec des gens avec qui j'ai envie de travailler, souvent parce que j'admire leur travail ou quelque chose dans leur travail. Pour ce qui est de Julien Clerc ou de la Grande Sophie, ce sont des gens avec qui j'avais déjà travaillé. Je savais qu'il était possible d'écrire des chansons avec eux. Comment ça se passe ? Ça se passe très simplement. En ce qui me concerne, j'ai vraiment besoin de la musique pour écrire dessus, j'ai besoin d'écrire en chantant pour que ça fonctionne. Je leur demande donc des musiques, pour que je puisse écrire dessus. Et après on se rend très vite compte si ça marche ou pas. On ne peut pas le théoriser. De toute façon ce sont des métiers où on fait, des métiers très empiriques. Quand je me retrouve avec une musique de Julien qui m'inspire quelque chose, un sentiment, qui m'amène quelque part alors je chante dessus. Le texte s'écrit de cette façon-là. Après ça peut marcher ou non, et ça c'est le miracle. C'est toujours un petit miracle d'écrire une chanson.

Vous avez déjà beaucoup travaillé avec Christophe Honoré pour les bandes originales de ses films, dont le dernier, Les Malheurs de Sophie. Qu'est-ce qui vous plaît dans son


(c) Arnaud LAJAUNIE

travail ? Comment réfléchissez-vous aux compositions pour ses films ?

Ce qui me plaît, c'est que Christophe a du style comme cinéaste, c'est un genre de cinéaste. Il fait des choses très différentes d'un film à l'autre. Il passe des Biens aimés, comédie musicale avec Catherine Deneuve à une adaptation des Métamorphoses d'Ovide avec des acteurs non-professionnels. Ensuite il fait un film pour enfant pour lequel il embauche - en dehors des acteurs avec lesquels il a l'habitude de travailler –, Muriel Robin. Qu'on aime ou pas ce qu'il fait, sa force de proposition m'intéresse. Je trouve qu'il a du talent, je l'admire, c'est mon ami mais je suis toujours flatté quand il me demande, parce que j'attends toujours qu'il me demande. Ce qui m'amuse, c'est d'être obligé de faire quelque chose de différent à chaque fois. Pour Les Malheurs de Sophie, dès le début on a senti qu'il allait falloir beaucoup de musique. Il n'y a que deux chansons et beaucoup de musique instrumentale. Dans un film pour enfant, à la fois pour l'enfant acteur et l'enfant spectateur, je pense que c'est important qu'il y ait beaucoup de musique instrumentale.

Avec Christophe c'est toujours intéressant. Il se pose beaucoup de questions. Il ne laisse pas la musique aux musiciens, en se disant que ce n'est pas son domaine de compétences… Il demande des choses très précises. Les arrangements on les a définis ensemble. On a fait une musique des années 70 avec un mélange de vieux synthé, de cordes comme on pouvait en entendre, nous, quand on regardait des films pour enfants. Et puis ce qui m'intéresse, c'est les problématiques rencontrées en cours de route. Par exemple, là on est sur une musique de films pour enfant, on commence à travailler. Je lui propose des choses qui lui conviennent jusqu'au moment où il me dit « Dans ce que tu as fait on sent que tu écris la musique comme un adulte qui regarderait les bêtises de ses enfants, c'est-à-dire que ta musique est amusée des bêtises qu'ils font, un peu au-dessus, un peu en regard, en surplomb, on a l'impression qu'elle dit que c'est pas grave ce qu'ils font ». Et il me dit qu'il ne faut surtout pas faire ça. Et c'est intéressant parce qu'on se rend pas forcément compte, on se dit que c'est pour des enfants, que ça ira bien mais en fait pas du tout. Je me dis alors qu'il a raison, qu'il faut être en empathie avec les enfants, il faut que ce soit grave ce qu'il se passe ; ce n'est pas parce que c'est des enfants qu'il faut négliger cela. Christophe est très exigeant et il me pousse à faire des choses que je n'aurais pas faites sinon, j'ai l'impression que je m'améliore quand je travaille avec lui.

Cette impression de vous améliorer, d'acquérir une compétence supplémentaire, l'avez-vous retrouvée dans le travail que vous avez fait avec Isabelle Monnin pour son livre album Les Gens dans l'enveloppe ?

Ce n'était pas la même chose avec Isabelle, je faisais un truc que j'avais l'habitude de faire. Faire un album de chansons, faire chanter des gens qui n'étaient pas du métier, à la fois des actrices, des vrais gens qu'on a choisi de faire chanter. J'ai été en terrain connu, pas en terre inconnue. Pour autant, la décision que j'ai prise c'était de réaliser seul cet album là pour me mettre en danger à un moment. La musique du film de Christophe c'était quelque chose que je n'avais jamais fait. Pour le livre album, ce que je n'avais jamais fait, c'est le projet en lui-même. Mais le projet vient d'Isabelle.

Vous mêlez pas mal les influences artistiques. Vous parlez de Van Gogh dans votre dernier album ; comment ça vous vient, quelles sont vos inspirations ?

Ça vient comme ça, parfois. Ce n'est pas un travail de bureau d'écrire des chansons… Je dis ça parce que dans mon métier je travaille parfois sur des projets où je dois tenir des plannings ; quand je fais une musique de film, j'ai des impératifs de rendu par exemple. Quand je fais des albums je suis un peu plus libre, j'écris mes chansons et quand je trouve que j'en ai assez, je rentre en studio pour faire un album. Là l'inspiration elle vient souvent des films, des expos, de ce que je vois, je lis ou j'entends de beau. C'est ça qui me donne envie d'en faire. Après je n'y arrive pas forcément. Mais je sais qu'au moment où je me mets à un piano c'est souvent parce que j'ai entendu une chanson que j'aime beaucoup. Pour Van Gogh, j'avais déjà une musique faite par Victor Painblanc qui m'accompagne sur scène à la guitare. Je ne savais pas tellement quoi en faire. Puis un jour, je revois le film A nos amours de Pialat dans lequel le cinéaste a cette irruption à la fin d'un repas de famille où il parle des derniers mots de Van Gogh. Parait-il que les derniers mots de Van Gogh auraient été « la tristesse durera toujours ». Quand Pialat dit que ce n'est pas le peintre qui est triste mais les autres qui sont obligés de faire des choses pas drôles pour vivre qui sont tristes, ça m'a parlé. Ça m'a donné envie de faire une chanson ironique sur moi – je me prends pas pour Van Gogh, je ne suis pas encore complètement zinzin encore – mais comme j'écris des chansons qu'on trouve un peu triste on m'imagine comme un type sordide qui se balade dans les cimetières toute la journée. Je suis pourtant très heureux de ma vie, je la trouve exaltante, et souvent je trouve que c'est les autres qui n'ont une vie pas facile, ou triste. Ce qui inspire, c'est de voir des choses inspirantes.

Au moment de l'écriture en tant que telle, comment ça se passe, quand vous avez la musique, vous réécrivez plusieurs fois vos textes ?

Les musiques je les écoute d'abord beaucoup, quand on me les donne ou que je les écris moi. Sans doute que ça murit de façon inconsciente, que des choses viennent. Par contre, quand je me mets au travail je ne suis pas du tout mystique, il n'y a pas de processus de transe ou autre. Bon, des fois j'écris des chansons bourré mais je suis plus



Les Malheurs de Sophie de Christophe Honoré (2016) - Gaumont Distribution

bourré qu'en transe, je pense. Mais quand je m'y mets ça prend deux ou trois heures. Sans papier, sans ordinateur, je suis avec la musique en play-back ou au piano, et je chante. Quand ça marche pas, sauf quand c'est une commande, je laisse tomber, je jette. Peut-être que c'est de la paresse mais je ne crois pas ; je travaille beaucoup, parce que ce métier m'amuse. Je laisse tomber parce que je sens qu'on va entendre dans les paroles ou dans ce que je raconte que c'est forcé. Je jette quand je pense que ça ne va pas être intéressant.

François Hollande avait choisi votre morceau *Au départ* pour accompagner sa campagne de 2012 en tant qu'hymne, le regrettez-vous aujourd'hui ?
Non, c'est idiot de regretter. Je l'ai donné avec les espoirs que j'avais en lui, pas avec le bilan que j'imaginais. Sinon on ne vote plus jamais pour personne. (rires) Oui, je suis déçu, mais je ne regrette pas. Après à la question « est-ce que vous le referiez aujourd'hui ? » : ma réponse est non. J'ai toujours voté à gauche, toujours socialiste, depuis que je vote, c'est à dire 1993 ; au moment où ils me demandent la chanson en 2012, je leur dit que c'est étrange parce que c'est quand même une chanson sur la désillusion que vous apportez quand vous arrivez au pouvoir… Donc prenez là si vous voulez mais écoutez ce qu'elle raconte ! Après je me suis beaucoup posé la question, savoir si c'était la place des chansons. Il y a tellement de gens dans ce métier qui ne disent plus rien – je ne suis pas un rebelle ni rien – mais cet espèce de discours qui consiste à dire que « moi la politique je m'en occupe pas » et quand il s'agit de gueuler sur les impôts ça y va… non je ne regrette pas, je trouvais ça cohérent par rapport à comment je votais, qui j'étais à ce moment-là. Par contre aujourd'hui je regrette qu'il n'ait pas écouté la chanson (rires). Il va falloir qu'il se trouve un autre troubadour pour 2017…

L'inauguration du festival dans lequel nous nous trouvons a été interrompue par des intermittents du spectacle qui manifestait contre le projet de loi travail et qui dénonçait la précarisation de leurs professions. Qu'en pensez-vous et comment est-ce que vous vous positionnez par rapport à leurs combats ?
Soyons clairs, je soutiens leurs combats. Ce qui me gêne toujours c'est que… ça va les vexer… mais ces gens sont censés faire partie de la CGT spectacle. Comment se démerdent-ils à chaque fois qu'ils interviennent, à la télévision, aux Césars, pour que ce soit toujours aussi ennuyeux et inefficace ? Pourquoi ils ne mènent pas d'actions spectaculaires ? Je les soutiens complètement mais c'est dommage qu'en face, Gattaz ou le MEDEF soient plus spectaculaires qu'eux dans leurs actions… Si vous n'êtes pas foutus, vous les artistes, de mettre en scène vos revendications pour qu'elles aient une portée, qui pourra le faire ? Sur le fond je suis d'accord, sur la forme je trouve ça dingue, c'est leur métier…

Pour revenir sur votre travail artistique, comment arrivez-vous à traduire le contraste entre vos chansons et votre musique, sur scène ?
Je parle pas mal sur scène, je martyrise mes musiciens en les présentant, j'essaie d'établir un rapport avec le public en faisant des blagues. J'essaie de faire en sorte que ce ne soit pas la messe. J'essaie d'avoir cette petite ironie.

Comment on va chercher et travailler avec une chanteuse comme Camélia Jordana qui a fait la Nouvelle Star, avec tous les a priori qu'on peut avoir sur les artistes qui sortent de ce genre d'émission ?
Globalement je n'ai pas d'a priori dans la vie, sinon il y a plein de choses que je n'aurais pas faites. Alors Camélia c'est super simple. Il a existé un magazine sur la chanson française, ça a duré un an, ça s'appelait Serge. Et ce magazine organisait des soirées à la flèche d'or à Paris et Camélia (elle aimait beaucoup les films de Christophe Honoré) est invité à faire un set de huit chansons. Je me retrouve à chanter sur scène Avant la haine avec Camélia, le magazine avait su qu'elle aimait cette chanson. J'entends sa voix. Et là, il n'y a plus de questions à se poser. Je cherchais depuis longtemps une fille pour chanter cette chanson avec moi. Après ça s'est fait naturellement, je lui ai proposé qu'on enregistre et qu'on la mette sur mon disque et on l'a fait. Je n'ai pas beaucoup d'a priori sur les émissions comme la Nouvelle Star ou la Star Academy. Cela me dégoûte pas trop. A l'époque où Camélia ou Julien Doré en sortait ce n'était pas formaté, on sentait qu'il y avait encore un truc… sincère.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Louison Larbodie

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen

Rédaction en chef des rubriques
Paul de Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Amélie Lequeux Anthony Blanc | Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Frigout Camille Chardon | Camille Poirier | Cassandre Tarvic | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Clara Potier | Clémence Thiard | Clément Delalande Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian Le Sénéchal | Elena Koch Eloïse Bouré | Enora Héréus | Etienne Meignant | Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Justine Madiot | Laura Dulieu Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | LIsha Pu | Lola Fontanié | Lorena Skopelja | Louise Desplaces Ludovic Hadjeras | Margaux Raggi | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Bothorel | Marion Collot Marion Danzé | Marion Zitoli | Mathieu Champalaune | Maxence Lacassaigne | Mélanie Nguyen Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle | Noa Coupey Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson | Hugo Prével | Roxane Thébaud Sarah Amchi | Sofia Touhami | Thomas Courtin | Thomas Pesnel | Thomas Philippe | Thomas Sanchez Tom Vander Borght | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



festival

musica 2016

21 sept — 8 oct

Strasbourg